

CHAPITRE VI

UN SECTEUR EN LORRAINE

Ah ! ce départ dans la nuit du 23 février, ce démarrage du champ de neige, qui nous sert de parc à Jussarupt, et où quelques falots étiques, tandis qu'on attelle, s'agitent autour des pièces!... Quitter par alerte, en pleine nuit, un cantonnement dans lequel on vit depuis un mois, c'est une tâche ingrate, et l'officier, laissé après le départ de la colonne pour recueillir le certificat de bonne vie et mœurs, a fort à faire, s'il veut, en même temps, réunir les objets de toute nature oubliés par la troupe !

Cette fois, aux difficultés habituelles s'ajoutait une complication imprévue. La plupart des hommes venaient d'être vaccinés, et, ce matin, beaucoup n'étaient pas en état de marcher. On avait dû procéder à des remplacements de fortune, afin que le groupe pût tout de même se mettre en marche. Ça et là un servant avait été hissé sur un cheval, à la place d'un conducteur, et, tout le

long de la colonne, des formes gauches, en capote, s'affalaient sur les selles ! Qu'importe, le groupe avait démarré tout de même ! Tant il est vrai qu'à la guerre, tous les hommes, qui ont du cœur au ventre, sont interchangeables, quelles que soient leurs fonctions !...

La colonne, qui ne manquait pas de pittoresque, roulait donc, sans savoir où, mais elle roulait, ce qui était l'essentiel. Suivant l'opinion générale, on allait embarquer quelque part, car chacun savait que, depuis deux jours, la bataille faisait rage à Verdun, et tenait pour impossible que le groupe n'en fût pas. Cependant on s'éloignait de la voie ferrée, qu'on avait suivie un moment. Déjà on était passé, sans s'y arrêter, à Laveline, à Bruyères, et voici qu'on quittait la vallée de la Vologne, pour monter en direction de Rambervillers. Depuis un moment s'élevait des entrailles de la terre un roulement très sourd, un tremblement lointain, comme si, tout à coup, quelque invisible force se fût mise en travail.

Pourquoi montait-on par la route ? « On arrivera quand la bataille sera finie », disait-on dans la colonne.

Arrivé à l'entrée d'un hameau, le groupe s'arrête. « Les logements en tête ! » crient les chefs de pièce, de batterie en batterie. Je demande le nom du petit village. « Saint-Hélène », me répond un passant.

Le lendemain la colonne se remet en route, traverse Rambervillers, petite ville dont les

Allemands ont incendié des rues entières en 1914, puis s'engage dans la vallée de la Mortagne. Il s'arrête à Magnières, où il doit attendre des ordres.

Deux jours se passent avant qu'ils n'arrivent, deux jours de repos pour nos pauvres vaccinés, que le froid et la neige ont mis sur le flanc. Le vétérinaire François, de son côté, profite de ce répit pour opérer la mule de la 29^e, qui porte toujours dans ses flancs l'éclat du Wolskopf.

On le voit, dans sa grande blouse blanche, penché sur l'animal, que deux hommes maintiennent étendu au bord de la route. Mais soudain, dans un suprême effort, la mule s'est relevée, a pris la fuite, et voici que notre camarade, emboitant le pas à l'animal, qu'il tient par la queue, s'efforce de l'arrêter ! La bête, une fois maîtrisée, est à nouveau basculée sur le sol. Et alors le bistouri sans pitié plonge dans les chairs meurtries, dont il extirpe un éclat gros comme une noisette. « Comme vos chevaux ont de grandes oreilles ! » dit un chef qui passait à côté de l'animal étendu !...

Le 27, le groupe reprend sa marche interrompue. Il traverse le champ de bataille de la Mortagne, avec ses triangles de pierre épars le long de la route. Il passe à Gerbevillers, un de ces villages linéaires tracés à grands traits par le canon... Tandis que nous défilons à travers ces ruines, nous pensons à toutes celles qui, en ce moment, jaillissent là-bas...

Puis le groupe s'engage dans la vallée de la Meurthe, et s'arrête à Blainville, où il cantonne. Plus de doute, à présent, c'est bien là-bas qu'on s'achemine... Le lendemain on continue à suivre la vallée on passe auprès de Rosières-aux-Salines, où le groupe avait séjourné avant la bataille de Champagne, on traverse Saint-Nicolas-du-Port, on se dirige vers Nancy. Déjà les hommes se réjouissent de défiler à travers la grande ville lorraine, lorsqu'un ordre arrête le groupe à ses portes. Notre cantonnement sera Jarville. Une section de la 29^e sera logée dans une usine, l'autre dans les communs du château de Montaigu.

* * *

Le 4 mars le groupe se remet en route, mais ce n'est pas pour la destination qu'on pensait, c'est pour prendre un secteur au nord-est de Nancy. La bataille de Verdun était-elle finie ? Pourtant le canon grondait toujours... Après avoir fièrement défilé à travers la capitale lorraine, le groupe se porte à Lay-Saint-Christophe. C'est de là que, le lendemain matin, partent ses reconnaissances.

Quel singulier secteur ! Chacun y est resté chez soi, comme s'il n'y avait pas eu de guerre, et c'est toujours la Seille qui marque la frontière. Un seul village de la Lorraine annexée est entre nos mains : c'est Ajoncourt, seule tête de pont,

aussi, que nous ayons sur la Seille. Les lignes adverses cheminent parfois à plusieurs kilomètres l'une de l'autre, marquées de loin en loin par des petits postes. Ici la guerre s'est cristallisée dans sa forme primitive. D'ailleurs la paix la plus profonde règne sur le secteur, où la rivière, en séparant les camps, a mis tout le monde d'accord ! Seule, de loin en loin, une patrouille passe, la nuit, sur un radeau.

La Seille coule au fond d'une large plaine, barrée, du côté allemand, par une chaîne de hauteurs, où l'on devine de solides organisations, et, du côté français, par la falaise orientale du Grand Couronné. Toutes deux se font face, et toutes deux servent de repaire aux quelques batteries du secteur, qui, de loin en loin, échangent, sans résultat, une demi-douzaine d'obus. Entre elles serpente le cours capricieux de la Seille, dont les méandres encerclent de grands espaces, de part et d'autre tendus de fils de fer.

Tel est le secteur dévolu à la 129^e division. Comme il se défend de lui-même, et que le haut commandement a par ailleurs, on le devine, un besoin pressant de troupes, nos unités y sont diluées jusqu'à l'extrême, et la division, à elle seule, s'étale sur un front de près de 20 kilomètres, allant de Bey jusqu'à Nomeny. Nos deux groupes, relevant le 2^e régiment d'artillerie, se partagent cet immense territoire, où se révèlent toutefois quelques points sensibles : telle la presque île de Han, étroite bande de terrain, qui

s'allonge sur plus de deux kilomètres au milieu des lignes boches. La Seille nous a joué le vilain tour de la laisser sur sa rive gauche, ce qui nous en confère la garde. Elle est dans le lot de la 29^e, qui, par un jeu de barrages savants, doit la protéger contre toute incursion fâcheuse. Il y a aussi, dans le même lot, le village d'Armancourt, situé en face d'un gué, et constituant un autre point sensible.

Pour remplir sa mission, la batterie doit séparer ses sections. L'une a l'ordre de se porter à la cote 418, hauteur qui domine, à l'ouest, le village de Leyr ; l'autre, plus au nord, dans la plaine, à l'est de Jeandelaincourt.

Le mouvement s'exécute dans la nuit du 5 au 6 mars. Impossible de l'effectuer de jour, car la route, le long des côtes, chemine en vue de l'ennemi. Mais voici que la batterie, qui roule depuis plusieurs heures, arrive devant un réseau de fils de fer, qui traverse la route. En regardant de plus près, on s'aperçoit qu'une chicane a été pratiquée pour le passage des voitures. Bizarres, tout de même, ces barbelés en travers de la voie publique ! Serions-nous égarés dans les premières lignes ? Déjà l'aube commence à blanchir. Des formes de maison surgissent devant nous. J'arrête la colonne, et me porte quelques pas en avant. Nous sommes devant Leyr, ce qui est normal. La batterie pénètre dans le village, dont la rue monte, toute droite. Elle passe sous de grandes toiles grises, tendues de distance en

distance au-dessus de la route, comme des arcs de triomphe. « Ce doit être la fête au patelin ! » dit un conducteur derrière moi. Un peu plus haut, un vieux territorial explique que ce sont des écrans, destinés à camoufler la rue, que l'ennemi enfile de ses observatoires.

Arrivées en haut du village, auprès d'une grande carcasse creuse, une église sans doute, les deux sections se séparent. L'une, abordant les hauteurs, se dirige vers la cote 418, tandis que l'autre, par Villers et Moivrons, continue à longer le pied des côtes jusqu'à Jeandelaincourt.

Encore une position peu commune que celle de la cote 418 ! Située à l'extrémité d'un éperon, qui domine tout le pays, jalonnée par de hautes casemates, qui braquent leurs yeux noirs sur la plaine, elle s'offre sans déguisement aux vues de l'ennemi, dont les observatoires couronnent les hauteurs d'en face. Seul, son éloignement des batteries allemandes, joint à son altitude, peut être sa sauvegarde. En arrière s'allonge un vaste plateau, en partie dénudé. L'éperon, lui-même, est couronné d'un bois de sapins, qui abrite nos cagnas, et se prolonge jusqu'à mi-pente par une futaie de chênes. Derrière les casemates, un grand arbre fourchu porte une plate-forme, à laquelle on accède par une échelle, et d'où la vue s'étend au loin sur la plaine.

C'est de là que, dès les premières feuilles, se règlent les tirs du secteur !



De longues promenades remplissaient les journées. On allait chercher des observatoires, on allait rendre visite aux camarades de l'infanterie, dans les villages de première ligne.

Pauvres villages du bord de la Seille, vous étiez les têtes de turc du secteur ! C'est vous qui encaissiez, chaque fois qu'on jouait un tour au boche quelque part. Et puis, si près de l'ennemi, vous ne dormiez que d'un œil... Pour vous mettre à l'abri d'un coup de main, on vous avait bardés de fils de fer. Il ne faisait pas bon à flâner dans vos rues, et pourtant, à travers vos réseaux, on n'avancait pas vite ! Et lorsque, engagé dans la chicane, on entendait siffler la rafale, on restait là, le dos tendu, lorgnant vos murs tout proches, qu'on ne pouvait atteindre !...

Parmi ces villages, il y en avait un, bien connu des officiers de la 29^e. C'était Armancourt. C'est là qu'on se rendait, chaque fois qu'on voulait casser du boche de plus près. On montait dans le clocher, où résidait en permanence un observateur de la batterie, et là, par une fente pratiquée entre deux ardoises, on plongeait sur la ligne ennemie. Un jour que nous étions grimpés là-haut, jusque sous les ailes du coq, le boche nous éventa. Aussitôt il se mit à bombarder le clocher. Heureusement celui-ci était mince, et chacun des coups le frôlait, sans l'atteindre.

Chaque fois, un petit frisson vous passait sous la peau, rapide comme l'obus. Mais il ne serait pas dit que le boche nous ferait descendre, avant que notre tâche fût achevée. On resta jusqu'au bout. Or à peine étions nous en bas, que le clocher nous suivait, frappé en plein corps ! A partir de ce jour l'observateur de la 29^e, le brave Ménager, dût changer de résidence, et se contenter d'un modeste grenier.

Tous ces villages étaient, depuis longtemps, évacués par leurs habitants, dont beaucoup, pour apercevoir toujours le clocher natal, s'étaient réfugiés dans les villages voisins, au pied des côtes, où la vie continuait comme par le passé. Seul un couple de vieux était resté à Arman-court, refusant de quitter la maison, où s'était écoulée toute sa vie. De toute façon la mort, disaient-ils, allait bientôt les prendre : autant que ce fût ici, car, de la sorte, ils dormiraient à côté de leurs enfants. On avait déféré à ce désir, et les deux vieux avaient été pris en subsistance par la compagnie du secteur, qui, chaque jour, leur faisait porter deux gamelles...

De temps en temps, aussi, on allait rendre visite à la 1^{re} section. En position au bord de la route de Jeandelaincourt à Arraye et Han, dans un pli de terrain, elle avait ses deux pièces à cheval sur un petit ruisseau. Pour occuper leurs loisirs, les hommes avaient fabriqué des pantins, qu'ils avaient placés au fil de l'eau, et dont le courant actionnait les bras et les jambes. Ces

hommes, si graves, par moment, s'amusaient comme des enfants... A quelques pas devant les pièces se dressait un grand panneau peint, destiné à les camoufler aux regards d'une saucisse, qui, certains jours, s'élevait à l'horizon. Aux ordres du lieutenant Debroise, cette section, dont les chefs de pièce étaient les maréchaux des logis Lintier et de Marsilly, avait pour mission de renforcer les barrages de l'autre section autour de la presqu'île de Han.

Plus au nord, dans le bois de la Fourasse, se trouvaient les batteries Perrin et Monnot, dont la zone d'action s'étendait en avant des villages de Chenicourt et Letricourt. En face d'elles, dans le lointain, se dressait la fameuse côte de Delme, qui dardait sur toute la région ses regards obliques, et où l'ennemi avait accumulé de puissants ouvrages.

* *

La caractéristique de ce secteur est que, en dehors des villages de première ligne, il y règne à peu près partout une atmosphère de sécurité. Un isolé peut circuler, en plein jour, sur les routes les plus avancées, sans s'exposer à de fâcheuses aventures. L'excursion typique, à ce point de vue, est celle de la presqu'île de Han. Sur un parcours de près de 3 kilomètres, on s'avance, seul, sur une route bordée de grands arbres, à l'intérieur des lignes allemandes. On marche entre deux plages de fils de fer, qui de part et

d'autre se déroulent jusqu'à la Seille. Ça et là on côtoie la rivière, et la brise qui court dans les roseaux vous fait hâter le pas... Quand on passe à la tombée de la nuit, les saules, qui bordent la rive, prennent des formes humaines... On raconte qu'un jour, avant notre arrivée dans le secteur, un sergent-major, qui se rendait à Han pour payer le prêt, fut enlevé par une patrouille allemande, embusquée au bord de la route. On arrive ainsi au petit hameau de Han, qui veille à la pointe de la presqu'île. Là, à plat ventre sur une terrasse, qui surplombe la rivière, on vérifie ses barrages. Pour voir le départ des coups, il n'y a qu'à se retourner. Deux points, qui flamboient à la cote 418, annoncent que les obus sont en route. Ils s'abattent derrière vous, le long de la boucle : quelques-uns viennent tomber presque à vos pieds dans la rivière...

Le hameau est gardé par une section d'infanterie, qui détache quelques sentinelles autour de lui, sentinelles qui rêvent et qui bâillent, tout comme celles qui gardent le Palais Bourbon ou le ministère de la marine ! Il leur arrive même d'oublier de vous demander le mot. Le connaissent-elles seulement ?

Comme les colis de l'arrière, le mot n'arrive pas toujours sur le front. C'est pourquoi on ne le rencontre guère qu'à l'intérieur, où il est exigé, et, pour ma part, c'est surtout au cours de mes permissions qu'il m'a été demandé. Une fois pourtant, dans ce secteur précisément, je fus

arrêté par une sentinelle, qui croisa la baïonnette, en demandant le mot. Bien entendu, je l'ignorais. Ne voulant pas forcer la consigne, je fais mine de me retirer. Le brave homme, bourrelé de remords, me rappelle. Puis cherchant comment il pourrait, tout à la fois, apaiser sa conscience et me laisser passer, il inspecte ma tenue, et, tout à coup, ses yeux s'illuminent. « Rapport à votre médaille, je vas vous laisser passer ! » dit-il, en fixant ma croix. Cet hommage spontané d'un simple à la Légion d'honneur, n'est-ce pas une chose touchante ?

* *

Le 15 mars, en plein calme, un deuil cruel vient frapper la batterie. Le maréchal des logis Lintier est emporté par un obus. Tandis qu'il est debout, à côté de sa pièce, une rafale de 105 s'abat sur la section. Un obus pénètre dans la casemate de la deuxième pièce, frappant son chef en pleine poitrine, et blessant les servants Chauveau et Lesaulnier.

Pauvre Lintier, vous étiez sorti de la grande fournaise de l'Hartmann, où la mort n'avait pas voulu de vous, et voici que la gueuse vient vous prendre sournoisement... Il semble que des sacrifices comme celui-là n'ont pas l'auréole ni le cadre qu'ils méritent, et c'est ce qui nous les rend plus douloureux encore. Vous aviez rêvé d'une autre mort, vous, n'est-ce pas ? Vous aviez

rêvé de mourir dans l'ivresse du combat, un de ces jours radieux où l'on est là, derrière son canon, à tirer, tirer, sur l'ennemi qui fuit, ou bien dans un de ces duels sublimes, que vous avez connus, où, le visage noir de poudre, les yeux étincelants de rage, on rend la mort à pleines mains... Vous aviez demandé, à peine guéri d'une première blessure, à servir dans cette batterie, que vous saviez toujours sur la brèche, parce que la mort ne vous faisait pas peur, et que vous vouliez bien vous souvenir de celui qui fut votre lieutenant avant la guerre. Vous avez placé l'amitié au-dessus de la vie : vous avez été dans la tradition française. Honneur à vous !

* * *

A la cote 418, les heures s'écoulaient tièdes et monotones. Les dernières neiges sont fondues, de petites fleurs à clochette pointent sous la mousse, annonçant le printemps prochain. Étendu au soleil langoureux d'avril, on contemple la plaine, comme, de la falaise, on contemple la mer. De temps en temps des visiteurs viennent distraire les pauvres ermites. La cote 418 est un sommet que les touristes affectionnent, à cause de la sécurité qu'il offre, et de la vue dont on y jouit. Une grande lunette, installée à la lisière du bois, permet d'embrasser tout l'horizon. Quelqu'un de nous est chargé de faire le boniment. Quand on a affaire à des visiteurs de

marque, on leur offre, en plus, un tir sur Manhoué, le village d'en face. Généralement le visiteur part content, car il a vu tomber des obus, sans en recevoir...

Un jour, on entendit de grands souffles battre les airs, puis on vit deux gros nuages noirs s'abattre au pied de la cote 418. « Ça c'est pour nous ! dit quelqu'un. Depuis le temps qu'on est là à se payer leur tête... Ça devait finir un jour... » Mais en voici deux autres. Ils soufflent comme des cachalots, ils tentent à grand peine de gravir la hauteur ; finalement, ils s'écrasent à mi-côte. « Ils en mettent un vieux coup ! » s'écrie Legendre, le chef de la troisième pièce.

Alors que se passa-t-il ? Le boche se jugea-t-il impuissant à nous atteindre, et, la rage au cœur, se tourna-t-il vers le village, qu'il voyait en chemin ? Ou bien, était-ce lui, la victime désignée ? Nul n'en sut jamais rien. Toujours est-il qu'à partir de ce moment, ce fut le pauvre Leyr qui encaissa... Et il encaissa sérieusement. Par miracle personne ne fut atteint, mais longtemps les habitants en voulurent à cette misérable section, qui passait son temps à exciter le boche, au lieu de vivre paisiblement comme ses devancières...

Le soir, après dîner, les officiers font quelques pas sur le plateau. Barre fume une de ses chères Abdullah, qui vous reportent à la Corne d'Or ou au Moulin Rouge, et dont les volutes bleues flottent ici comme un petit parfum de fruit défendu ; Babinet, aux prises avec une pipe qu'il

trouve exécration, mais qui exerce sur lui les charmes inavoués de notre première pipe, cherche à faire contre mauvaise fortune bon cœur !...

La nuit monte, silencieuse, toute chargée des parfums que répandent les vergers en fleurs au flanc de la colline. Seul tressaille, sur les routes, le bruit des convois qui vont ravitailler ; on croirait entendre, aux soirs d'été, rouler les chars qui portent la moisson...

Comme on est loin de la guerre, ici !...

Et soudain, voici qu'au fond du soir s'élève un rugissement lointain... Alors, les voix se taisent, la pensée va là-bas, et chacun songe qu'il se déroule quelque part une lutte géante, un duel à mort... Puis je ne sais quels réflexes vous poussent vers l'homme, qui veille à côté des pièces, guettant les fusées d'appel : alors, la voix un peu tremblante, on lui recommande de bien remplir son modeste devoir...

Çà et là une petite lueur tremble dans la plaine. Des postes optiques se disent bonsoir... Tout là-bas, de l'autre côté de la Seille, d'autres postes cherchent à nous appeler. Ils braquent sur nous leurs feux immobiles, comme des yeux grands ouverts.

Un jour, comme ils avaient l'air d'attendre de nous quelque chose, nous leur passâmes le mot de Cambronne...

..

Vers la fin d'avril, je reçois l'ordre de descen-

dre mon P. C. de la cote 418 au village de Leyr. Je débarque donc, mon téléphone sous le bras, dans une petite maison, propre et coquette, que le brave Lefèvre, mon fourrier, m'avait trouvée près de la gare. Bientôt la popote de la 29^e venait m'y rejoindre, et le bon Cuinier, notre nouveau maître-queux, déclarait à tout venant qu'on avait plus de goût à travailler dans une confortable cuisine, que sous les sapins de la cote 418 ! La table avait été dressée au fond du jardin, sous une tonnelle fleurie, où se réunissaient deux fois par jour les officiers de la batterie, venus des quatre coins du secteur. J'habitais une chambre élégamment meublée : aux murs étaient pendus des portraits, parmi lesquels mon aspirant avait reconnu un de ses ancêtres. Cette chambre donnait sur la plaine, et, de mon lit, je pouvais observer tous mes tirs, qu'un téléphone, posé à côté de moi, me permettait de commander. Enfin le fidèle Loïsard m'avait amené mon écurie, et, chaque jour, j'arpentais à cheval les bois environnants, où le printemps s'épanouissait.

Entre temps j'exerçais mes fonctions de commandant d'armes, et signalais chaque jour un certain nombre de laisser-passer à de braves gens que je ne connaissais pas, et qui demandaient à se rendre à leurs champs. Je servais d'arbitre dans les querelles du village, et étais quelquefois appelé à me prononcer sur la vertu de mes administrées...

Chaque dimanche un aumônier militaire disait sa messe dans l'église décapitée, dont l'autel, à peu près intact, était resté le seul ornement. Lorsqu'il pleuvait, les habitants, pendant l'office, ouvraient leurs parapluies ! Entre ces quatre murs en loques, j'ai vu se dérouler d'émouvantes cérémonies. Un dimanche de mai on y célébra la première communion, et ce fut un spectacle impressionnant, que toute cette vie en fleur répandue au milieu des ruines, toute cette jeunesse, qui, tout à l'heure, peut-être, dans la rue, serait fauchée en robe blanche...

De temps en temps des unités d'infanterie venaient accomplir ici leur séjour de repos. Chaque jour un concert était donné sur la terrasse de l'église, défilée aux vues de l'ennemi. Les habitants ne manquaient jamais d'y assister : les jeunes filles s'y promenaient deux par deux, se tenant par le bras, comme il convient, et lançant ça et là quelques œillades furtives, tandis que les enfants y dansaient des rondes échevelées !

Un jour, le 120^e bataillon vint à Leyr. Il fit jouer sa fanfare, et ce fut un délire parmi la population ! Le 120^e était une des plus belles unités de la division. Il avait, comme les autres, payé un lourd tribut dans les combats du Linge et de Champagne, mais déjà il était reformé, déjà il était prêt pour d'autres assauts. Son chef, le commandant Rousseau, l'avait formé à son image, et partout, jusques dans le petit chasseur, qui vous saluait crânement, on retrouvait l'empreinte du chef...



Un jour la division avait reçu l'ordre d'aménager le secteur. Savait-on jamais ? Le boche pouvait attaquer en Lorraine, comme il avait attaqué à Verdun. Il fallait consolider les positions, en créer de nouvelles. Sur les hauteurs, dans la plaine, partout grinçaient les pioches, devenues l'arme de la division ! Les fantassins creusaient des tranchées, tendaient des réseaux ; les artilleurs édifiaient des abris, des casemates, des observatoires. La 29^e avait été chargée de construire une position de batterie dans le bois des Lattes, puis une autre dans le Jurybois, qui devait être occupée par la 1^{re} section. Le secteur était devenu une grande usine, et la 129^e un vaste entrepreneur de travaux publics. Son nouveau chef, le général Garbit, opérait de fréquentes incursions à la cote 418, où devait être porté, en cas de guerre, son poste de commandement.

Entre temps un groupe de 90, sous les ordres du commandant Briard, était venu nous renforcer. De ses servants on avait fait des manœuvres, et de ses conducteurs, des charretiers. Nos échelons, eux aussi, avaient été transformés en agence de transport, et chaque nuit, de Faulx-Saint-Pierre, où ils étaient stationnés, des voitures, chargées de rondins, sillonnaient les routes du secteur. On utilisait aussi quelques voies Decauville, et la nuit, tout le long

du front, les vagonnets roulaient, portant des matériaux.

Un jour, dans l'un de ces véhicules, prenaient place quelques artilleurs, avides de sensations nouvelles. Une légère pente entraînait le wagon, au travers du bois de la Fourasse, vers la position à laquelle était destiné son chargement. Mais voici que, tout à coup, le frein cesse de fonctionner, et le wagon, emporté par la pente, dévale du bois à toute allure, poursuivant vers la Seille sa course désordonnée !

Déjà se dressent devant nos voyageurs les ruines de Nomeny. Mais Nomeny, ce sont nos avant-postes, et ensuite.... c'est le boche ! Il n'y a pas à hésiter : mieux vaut se casser une jambe, que d'aller en face ! Alors, choisissant son talus, chacun saute du wagonnet. La fortune sourit aux audacieux, car tous s'en tirent à bon compte.

« On a bien rigolé tout de même ! » me déclarait, le lendemain, l'aspirant Deboise, tout en se tâtant les côtes !...

Naturellement tous ces travaux annonçaient le départ. Tels ces coucous, qui faisaient leur apparition dans les bois, d'autres gens allaient venir, et occuper le nid préparé...

Le 3 juin, le groupe, relevé, se réunit à Faulx, où il reçoit son nouveau chef, le commandant Audouit, un vieux colonial, qui a passé au Tonkin une partie de sa carrière.

Le 4 on se met en route, et, après étape à

Laneuville, au sud de Nancy, on embarque, dans la matinée du 6, à Chaligny, petite gare de la ligne de Toul à Pont-Saint-Vincent.

On a touché deux jours de vivres de chemin de fer. Où irait-on, si ce n'est dans la Somme, où, paraît-il, se montait une formidable attaque ? Les hommes sont dans la joie, car ils ont appris, à leurs dépens, qu'il valait mieux, dans ces sortes d'affaire, être les ouvriers de la première heure. On casse du boche à l'œil. Ensuite il faut le payer...

CHAPITRE VII

VERDUN

Quelques heures après, le train stoppe dans une petite gare. Sur le quai, j'aperçois le colonel, qui nous invite à descendre, tout en s'amusant fort de nos mines désappointées.

Que signifiait cette farce ? Et les deux jours de vivres, auxquels nous nous apprêtions à faire honneur ?

« Chouette, v'la qu'on va aux eaux soigner nos rhumatismes ! » s'écrie un poilu en montrant un grand écriteau, où on lisait : Demanges-aux-Eaux.

Ce nom m'était inconnu. Un employé m'expliqua que nous étions sur la ligne de Gondrecourt à Bar-le-Duc, et ajouta, avec un petit sourire narquois, qu'il ne devait pas manquer de placer en pareille circonstance. « C'est la zone où débarquent les troupes de Verdun !... »

Après tout, Verdun, la Somme, c'était toujours du boche !...

Il faisait nuit, lorsqu'on se mit en route. Pendant plus de 20 kilomètres on suivit la vallée de l'Ornain, longeant la voie ferrée qu'on venait de quitter. « C'était bien la peine de nous faire descendre du train ! » dit un servent, qui bâillait sur un coffre. — « Comme ça t'es toujours sûr de pas dérailler ! » lui répond un voisin.

Le jour se levait, quand on arriva à Villeroncourt, cantonnement assigné au groupe.

Il y avait encore, paraît-il, plusieurs divisions à passer avant nous dans la fournaise. Chacune ayant une durée de combustion estimée à six ou sept jours, nous avions encore, vraisemblablement, quelque temps à rester ici. Il est vrai que, certains jours, ça brûlait comme de l'étaupe !...

En attendant, les sous-chefs graissent leurs canons. Les officiers font les cent pas devant le parc, en commentant les derniers événements. Le fait du jour est l'offensive Broussiloff, le fameux rouleau russe, qui a enfin trouvé un chauffeur, et dont nos stratèges escomptent déjà l'apparition devant Verdun, dans le dos des boches...

Le 10 commence la montée vers la bataille. La première étape est Marats-la-Grande.

Marats-la-Grande ! Nom qui sonne pour nous comme un coup de clairon ! C'est de là que, le 6 septembre 1914, le groupe fit demi tour dans la retraite, et s'élança vers la grande mêlée. Aujourd'hui, là-bas, une autre bataille fait rage, et une seconde fois, toutes les troupes de la Marne, toutes celles de Rembercourt et de la Vaux Ma-

rie, accourent pour barrer la route de Verdun.

Les batteries forment le parc dans le même verger, au bord de la petite rivière, où leurs chevaux, brûlés par les marches, avaient puisé de nouvelles forces.

Le lendemain, comme on était encore à Marats, les officiers de la 29^e emmenèrent leurs gradés revoir le champ de bataille de la Vaux Marie, et grande fut leur surprise de lui trouver comme un air de fête ! Chaque tombe était fleurie d'une petite cocarde, et les endroits, où l'on s'était battu, ressemblaient à des champs de coquelicots...

L'herbe recouvrait les trous d'obus, et déjà des cadavres d'arbres se paraient de frondaisons nouvelles, plaquées, elles aussi, comme des cocardes. Partout la sève coulait sur les plaies anciennes, partout la vie était la plus forte. La nature est une grande oublieuse...

Sous cette parure verdoyante, la 29^e retrouvait, un à un, tous ses souvenirs, tous ses deuils, tous ses enthousiasmes. Quand il recherche de la souffrance passée, le cœur ne tâtonne pas longtemps, dût-il soulever des fleurs !...

Le 13, le groupe reprend sa marche vers le nord, traverse les deux Erize, autour desquels il livra de si rudes combats, passe au pied de la cote 318, d'où, jetée en avant de nos lignes, la 29^e, pendant trois jours, porta de rudes coups à l'ennemi. Puis il s'engage dans la vallée de l'Aire, par laquelle reflua l'invasion, laissant derrière

elle les ruines fumantes de Chaumont, Courcelles, Amblaincourt.

Après escale à Rignancourt, et par une pluie torrentielle, le lendemain 14, il poursuit sa route. Voici qu'il s'engage sur la voie Sacrée, la grande artère par laquelle roule tout le flot de la bataille...

Deux courants ininterrompus se croisent sur la route. Des files de camions montent, portant de la chair humaine à la grande vorace ; d'autres descendent, ramenant celle dont elle n'a pas voulu. Toup à coup, en nous voyant passer, un de ces fantômes, que ramenaient les camions, se dressant de son siège, la bouche contractée, les yeux étincelants au fond de leurs orbites, agite un bras décharné qui montre l'horizon, et l'on sent que ce geste muet exprime une indicible horreur...

D'autres convois montent, chargés de munitions, dont les caisses, entassées pêle-mêle, indiquent un chargement hâtif ; dans quelques camions, même, on a jeté en vrac les obus. Tout cela, c'est la pâture qu'on monte pour cette nuit...

De distance en distance des équipes d'Annamites jettent sur la route des pelletées de pierres, qui, au passage des camions, s'agglutinent dans la boue. Ils ont des gestes lents et rythmés, des gestes d'asiatiques, et se laissent frôler par les roues, sans faire un pas plus vite pour les éviter. Dans l'infernal va-et-vient les batte-

ries montent lentement, serrant la droite de la route, et fractionnées, suivant la consigne, en groupes de dix voitures, la dernière de chaque fraction portant un disque rouge, comme les wagons de queue... On traverse le bourg de Souilly, où se trémousse un nombre inusité de gendarmes, munis de bâtons blancs, tels les agents de Paris. Car c'est ici que réside le quartier général de l'Armée. Le Poilu, qui, je ne sais pourquoi, n'aime pas le gendarme, assaille de quolibets ces gardiens vigilants de l'ordre public.

Bientôt on arrive devant Nixeville, où l'ordre est de bivouaquer. Déjà, la hauteur, qui domine le village vers l'Ouest, est toute piquetée de tentes, qui ont fui la boue de la vallée, et, d'en bas, toutes ces taches blanches alignées ressemblent à des carrières de pierres. Le groupe, pour lequel il n'y a plus de places de balcon, campe sur le parterre, dans un pré boueux, voisin du village, et attend les événements. Devant lui s'élève le fort du Regret, au-dessus duquel on voit, de temps en temps, crever un flocon blanc. Vers le soir, comme la pluie tombait toujours, on entassa les hommes dans quelques granges de Nixeville. Quant aux officiers, ils allèrent coucher dans un grenier à foin, généreusement offert par le major du cantonnement.

Tout à coup, vers le petit jour, voici que nous sommes précipités les uns sur les autres. Pour ma part, je reçois le capitaine Perrin en pleine

poitrine!... On pensa qu'un 210 était tombé sur la maison, et, comme bientôt tout rentrait dans l'ordre, chacun se rendormit. On eut, un peu plus tard, l'explication de ce phénomène : c'était le dépôt de munitions de Saint-Michel, qui venait de sauter.

Bientôt l'ordre arrive de se porter en reconnaissance au faubourg Pavé, où le groupe doit construire des positions de batterie, en attendant son entrée en ligne. Puis, dans l'après-midi, tandis que les batteries gagnent le Bois de la Ville, déjà gorgé d'échelons, qui baignent dans la boue, les travailleurs se mettent en route.

Le petit groupe pénètre dans Verdun, se faufile à travers des embryons de rues, qu'au fur et à mesure déblaient des équipes de territoriaux. Puis il longe la Meuse, où baignent des façades en ruine, qui rappellent, de loin, ces façades en dentelle qu'on voit à Venise, au bord du grand canal. Arrivé devant la Porte-Chaussée, dont la forte carrure se dresse, comme un symbole, par-dessus les ruines, le petit groupe tourne à droite, franchit un pont-levis, et pénètre dans le faubourg Pavé. Tout autour de lui des fusants cinglent les carcasses de maisons. Une rafale s'abat sur le carrefour, où il vient de passer. De gros noirs pilonnent un groupe de casernes, qui s'élève sur sa gauche. Un peu plus loin, on longe un immense champ de croix, au seuil duquel flotte un grand drapeau tricolore.

Dès le lendemain matin commencent les travaux, que je dirige, assisté d'un officier par batterie. La position à construire est le long de la voie ferrée, au sud de la côte Saint-Michel. Les hommes se mettent à l'œuvre avec ardeur, car c'est leur vie qui est à la pointe de leurs pioches.

L'ennemi tire partout. Dans la ville, les faubourgs, les champs environnants, pas un pouce de terrain qui ne soit battu. Des 130 rasent le talus, où nous travaillons, et vont éclater dans le champ, derrière nous. D'autres, sifflant au-dessus de nos têtes, vont se jeter, de l'autre côté de la route, sur d'anciens hangars à dirigeables, dont on voit pirouetter, comme des fétus de paille, les traverses métalliques.

Les hommes couchent dans les caves du faubourg Pavé ; les officiers dans une maison voisine, située 105, rue d'Etain, une des rares qui aient encore des murs et un toit. Du petit jardin, on aperçoit toute la côte Saint-Michel. C'est un spectacle magnifique, le soir, à l'heure des barrages. Des guirlandes de feu courent d'un bout à l'autre de la crête... Puis, à droite, à gauche, en avant, d'autres crêtes s'embrasent. Bientôt un grand arc de feu, tendu devant la ville, lance dans la nuit ses invisibles flèches. Partout les lueurs fendent les ténèbres, crépitent comme des éclairs. On dirait que toutes les collines, trépignantes, vont s'élancer dans l'inférieure nuit...

Dans les jardins, tous les arbres sont grillés par les gaz, et, sous les feuilles recroquevillées, se cachent de pauvres fruits chétifs, qui ont tous le même goût âcre.

Un matin, nous fûmes réveillés par un effroyable fracas, et la sensation très nette que la maison s'écroulait sur nous. Couverts de plâtras, nous bondissons dehors. Par un orifice béant de la muraille sort une épaisse fumée. Mais la pièce où l'obus a pénétré est celle où couche l'abbé Enault... En hâte nous escaladons l'escalier, et trouvons sur le palier l'abbé en chemise, se frottant les yeux, et cherchant à comprendre ce qui s'était passé!...

20 juin 1916. — Le groupe reçoit l'ordre d'aller relever, sur la côte Saint-Michel, le 2^e groupe du 28^e d'artillerie. Les hommes regardent avec tristesse tous ces abris, qui, chaque jour, pénétraient plus avant dans le talus, et qu'aujourd'hui il faut abandonner. J'essaie de leur faire comprendre que leurs efforts ne sont pas perdus, qu'ils profiteront à d'autres. Sur ce chantier de mort, il n'y a pas un seul trou, si petit soit-il, qui n'ait, à son heure, sauvé au moins une vie humaine. Sur ce sol sans cesse balayé par l'obus, quelques pelletées de terre jetées les unes sur les autres, c'est comme un morceau de pain qu'on laisserait tomber dans le royaume des affamés!

21 juin 1916. — La relève s'exécute par sec-

tion, les canons du groupe relevé restant en position.

Dès la nuit du 20 au 21, la section Lepecq s'achemine vers la côte Saint-Michel. Le groupe du 28^e est en position à l'ouest de la cote 340, et la 29^e doit relever la batterie de droite.

La nuit est calme. A l'horizon palpitent quelques lueurs fugitives, auxquelles correspond, chaque fois, un cri rauque quelque part dans la nuit.

Il est une heure du matin, lorsque le petit groupe arrive à la position, et s'avance pour prendre les consignes.

A ce moment une salve de fusants, comme un coup de cravache, vient cingler la batterie. Les coups éclatent à faible hauteur, juste au-dessus des pièces. Puis d'autres salves se succèdent, rapides, nerveuses. Ah! ce cri de l'obus, la nuit, quand il crève au-dessus de vous, ce sifflement des balles qui fouettent le sol invisible!... Je prescris à mes servants de se coucher derrière les caissons, car il n'y a pas d'abris. Moi-même je me blottis contre un tas d'obus, qui est là, devant moi. Mais tout à coup je m'aperçois que ces obus sont amorcés! Que le moindre éclat l'atteigne, tout le tas m'explosera dans le ventre! Bah! cette mort-là, ou une autre!... Dans des moments pareils on n'a pas de coquetterie! Je reste à la place où je suis. Maintenant les fusants arrivent par six ou huit à la fois. On entend d'abord la rafale

miauler au fond de la nuit, puis elle se rapproche, elle est là, elle claque comme un grand coup de fouet!

Tout à coup un cri s'élève à côté de moi. Je me précipite. Un servant de la première pièce vient de recevoir une balle dans le dos. Deux camarades l'emportent, le déposent à quelques pas de là sur le sol, où bientôt il expire. Pauvre Rebré, à peine arrivé à votre poste, voici que vous tombez, mortellement frappé. Vous ouvrez le long martyrologe du groupe sur cette terre de sang...

Bientôt le jour se lève, découvrant la position. C'est un horrible chaos d'arbres fauchés, de matériel brisé, d'entonnoirs béants, le tout baignant dans une eau croupie, qui empêche de creuser le moindre abri. Partout vous êtes aspiré par la boue gluante, vous glissez dans des flaques rouges, qui vous éclaboussent... A une cinquantaine de mètres, peut-être, en avant des pièces, se profile une crête, toute ébréchée par les obus. Sur cette crête passe une route bosselée d'entonnoirs, de l'autre côté de laquelle s'élève une sorte de terre-plein. On y trouve d'anciennes niches à munitions, que les hommes utilisent comme abris, lorsqu'ils n'ont pas à tirer.

Enfin, sur la droite de la position, on aperçoit une petite maisonnette, sorte de hutte à cantonnier. C'est le poste de commandement du groupe. Il y a, pour tout mobilier, une table où sont étendues les cartes du secteur.

De la redoute Saint-Michel au fort de Belleville, où doit prendre position le groupe du 31^e, des batteries s'échelonnent, suivant leur calibre, au flanc de la colline. A mi-pente court une voie Decauville, qui est l'artère de cette artillerie.

22 et 23 juin 1916. — Dans la nuit du 21 au 22 ce fut à la section Gouhier de monter en position. Ainsi, dès le 22 au matin, tout le monde était en place, et le groupe entrait en fonction. La mission qu'il avait reçue était d'établir un solide barrage devant les carrières d'Hardaumont, où s'appuyait la première ligne ennemie.

Le commandant Audouit, chargé d'un groupement, va s'établir au P. C. Samarito, à la redoute Saint-Michel, et me laisse le commandement du groupe. Sur ma demande il me donne pour adjoint le lieutenant Schulz, un de mes anciens officiers, dont j'avais apprécié, en maintes circonstances, la valeur et le dévouement. Dès le départ des camarades du 28^e, nous nous installons tous deux dans la maisonnette, qui sera, pendant toute la bataille, mon poste de commandement, et dont je me demande encore comment nous sommes sortis vivants...

Le soir même la fête commence. Vers 9 heures une grêle d'obus s'abat sur les positions, mais ces obus ont ceci de spécial, qu'aucun ne paraît éclater. On les entend fouetter le sol meuble, et l'on dirait des milliers de baguettes battant un grand tapis.

Les hommes sont dans la joie, et commencent à croire que les journaux avaient raison, lorsque, dès le 2 août 1914, ils nous enseignaient que les obus allemands n'éclateraient pas ! Le boche avait donc épuisé sa bonne marchandise, et voici qu'il entamait ces stocks avariés, que nos limiers avaient su dépister !

Cependant chacun commence à éprouver quelques picotements dans la gorge ; quelques-uns, même, se mettent à tousser. Mais, tout à la joie de ce spectacle inattendu, les hommes sortent de leurs abris, et les quolibets vont leur train sur ces obus « chargés à la sciure de bois !... »

Maintenant il en tombait partout. C'étaient des milliers de petits bruits ailés, qui croisaient dans les airs. On eût dit un gigantesque essaim lâché dans la nuit. Et tous ces obus, en frappant le sol, faisaient floc... floc... Sur les premiers le chien de la 29^e s'était précipité, croyant que quelque invisible joueur lui lançait des cailloux, mais aussitôt il était revenu, la queue basse, s'était couché au pied de ses maîtres...

Et voici, tout à coup, que du sol imprégné le poison se dégage... Les hommes ont senti l'afreuse bouffée, qui leur a fouetté le visage, et tous se sont jetés sur leurs masques. Alors, à l'enthousiasme de tout à l'heure, succède un moment d'effroi. Allait-on mourir étouffés dans ces hideuses ténèbres ?

Pendant ce temps le déluge continuait, et, à

présent, tous ces petits cris d'obus réunis ressemblaient à je ne sais quel ricanement satanique. Je songeais à cette pluie de roses, qu'un empereur romain avait, une nuit, fait répandre dans un festin, et sous laquelle, après les premiers cris d'allégresse, tous les convives avaient péri...

« Ajustez bien vos masques », criaient les officiers, en passant dans les pièces. Et chacun, de ses deux mains, étreignait ce brin de toile humide, comme le naufragé étreint la bouée de sauvetage... A mesure que les heures s'écoulaient, le nuage s'épaississait, se faufilait dans les boyaux, attaquait les abris. Des agents de liaison circulaient, annonçant que partout, depuis la première ligne jusqu'ici, le tir empoisonné faisait rage. Sur l'immense champ de bataille, les petits bruits ailés s'abattaient, comme sur la terre d'Afrique s'abattent les sauterelles.

Ah ! l'horreur de cette nuit sournoise, où le poison vous sautait à la gorge, comme un voleur ! On voudrait courir je ne sais où, chercher de l'air, comme les agonisants de la soif cherchent de l'eau, mais partout l'atmosphère est empestée. Il n'y a plus qu'à crever là, comme un chien... J'ai entendu, dans la nuit, des râles effrayants, j'ai vu des malheureux, devenus fous, tourner en rond, les bras en croix, mendiant une gorgée d'air... Et, par un raffinement de cruauté, ces obus, en tombant, ne tuaient pas. Aucun ne projetait de ces éclats qui fau-

chent un homme. Ils vous infusaient une mort lente, une mort invisible, sans faire couler le sang, comme pour vous voler jusqu'à la gloire d'une blessure...

Soudain, derrière nous, roule un bruit de voitures. Quelques instants après, l'adjudant Sablé est devant moi, rendant compte que ses caissons sont en panne à mi-côte, les chevaux suffoquant sous les gaz, et ne pouvant plus avancer. On dételle les plus atteints, et avec les autres, les conducteurs poussant aux roues, on hisse, un par un, les caissons jusqu'aux pièces. On entend les pauvres bêtes tousser éperdûment, et, à la flamme des canons, on voit leurs grandes encolures en détresse s'allonger jusqu'à terre...

Mais voici que dans le groupe un cri a retenti : « tout le monde aux pièces ! » Car l'infanterie vient de me téléphoner que l'ennemi se prépare à attaquer. Alors, dans un sursaut de vie, tous ces hommes masqués bondissent à leurs pièces, et les éclairs jaillissent comme un bouquet de fusées. C'est le Carnaval de la mort... Dans un effort suprême, toutes ces poitrines râlantes dépensent le pauvre air qui leur reste... Ce qu'elles jettent là, ce sont leurs derniers souffles. Ensuite, ils tomberont, un à un, dans la grande farandole, tous ces hommes masqués, grands anonymes du sacrifice ! Demain, après la fête, on les trouvera étendus derrière leurs pièces. C'est le Carnaval de la mort...

Mais bientôt, sous les masques, le souffle

s'épuise. Le poison pénètre par les fissures, des hommes chavirent sur les canons. Quelques-uns sont emportés, suffoquants, à moitié évanouis; d'autres, en délire, courent comme des bêtes traquées...

Tout à coup voici qu'un de ces obus vient crever dans la maisonnette, vidant son poison dans l'étroit réduit, où se tiennent, à côté de moi, le lieutenant Schulz et le major Carbonnel. Que s'est-il passé? Pourquoi mon masque est-il tombé? De cette minute atroce deux sensations me restent, qui absorbent toutes les autres : celle de la bouffée de gaz qui me terrassa; et puis l'autre, celle de la vie qui revenait peu à peu, par je ne sais quelle magie... Alors, dans l'ancre obscur où je suis étendu, tout à coup mes yeux s'entr'ouvrent, et je vois devant moi une grande ombre penchée, qui tenait un masque appliqué sur mon visage. C'était le lieutenant Schulz. Et, tandis que je revenais à la vie, pourquoi cette idée fixe m'obsédait-elle toujours, que des roses tombaient partout autour de moi? Je les voyais monter, monter... jusqu'au toit de la maisonnette...

Dès que j'eus repris connaissance, je vis que l'obus avait fait une autre victime. Le docteur Carbonnel, la cuisse brisée par un éclat, gisait sur la paille à côté de moi. Le malheureux souffrait atrocement, et, malgré tout, sa pensée allait vers ces blessés, ces pauvres gazés qu'on lui amenait sans cesse, dictant aux infir-

miers les soins qu'il ne pouvait plus donner lui-même. Un autre était là aussi, qui, bien que la poitrine brûlée par les gaz, se dépensait, au prix de sa vie, en allées et venues auprès des blessés. C'était l'abbé Enault.

Lorsque, quelques instants après, je sortis pour aller visiter les batteries, déjà l'aube grisait. En maints endroits on apercevait sur le sol de longues trainées verdâtres, tout le poison évaporé de cette nuit. Sur la route, devant la 27^e, gisaient des cadavres de chevaux éventrés, jetés les uns sur les autres. Des convois étaient passés là, cette nuit, et une rafale, à bout portant, avait fauché tous ces attelages...

Mais tout cela n'est que le prélude du grand drame qui va se dérouler.

A peine suis-je rentré à mon P. C., que déjà s'abattent de nouvelles volées, flagellant cette pauvre terre, qui n'est plus qu'une grande plaie béante... Cette fois ce sont des explosifs. Voici une heure à peine qu'on en a fini avec les autres ! Une heure... le temps, pour l'ennemi, de laisser refroidir un peu ses canons...

« Tout le monde aux pièces ! »

Encore une fois ces hommes fantômes s'élancent vers leurs canons. Beaucoup manquent à l'appel, tous ceux qu'on entend râler là-bas, au fond des abris : pour les évacuer, il faut attendre que des brancards remontent... Les pelotons de pièce sont réduits à un ou deux hommes, et souvent c'est le même qui pointe, charge, tire la pièce.

Une dizaine de servants, verts comme des cadavres, voilà tout ce qui reste à la 29°. Et pourtant les rafales s'élancent rapides, nerveuses, car c'est toute la race qui bondit avec elles...

Des milliers d'obus croisent dans les airs, et crèvent de tous côtés. Tout l'espace n'est qu'un long rugissement. Du fort de Belleville à la redoute Saint-Michel, les batteries sont prises en destruction. Des canons volent en éclats ; d'autres sont tordus comme des papillottes. L'un d'eux, soulevé par le souffle d'un 210, fait la pirouette, et reste planté dans le sol par la bêche de crosse. Pendant ce temps de grands souffles passent au-dessus de nous, et là-bas, vers la cathédrale, d'énormes nuages noirs s'élèvent, comme un encens diabolique... Toute la plaine est sabrée de rafales ; de grands vols noirs tournent au-dessus des cadavres, comme des vols de corbeaux. Devant nous, sur les pentes de Froide Terre, une batterie avancée est assaillie de feux ; ses pièces succombent les unes après les autres, et celles qui restent, en attendant leur tour, tirent à toute volée...

Partout les liaisons sont rompues, et, malgré les prodiges accomplis par le brigadier Renault et ses téléphonistes, pas une ligne ne peut tenir. D'autre part, dans cette mer de fumée, tout signal optique, toute observation terrestre sont impossibles.

Alors c'est pour chacun l'isolement atroce. C'est l'artillerie aveugle et impuissante. Les

fantassins ont-ils besoin de secours ? L'ennemi est-il sorti de ses tranchées ?

Ah ! l'angoisse de ces minutes-là ! Sentir que des milliers d'êtres vous tendent les bras, comme des naufragés, et ne pas savoir où leur porter secours ! Se dire que, suivant la place où tombera le tir, on les sauvera, ou bien on les fauchera, car, sur le terrain, la vie et la mort du fantassin, ça voisine parfois de quelques brassées à peine...

J'ai envoyé des coureurs chercher des renseignements, mais un coureur, dans ces moments-là, c'est comme une barque qu'on jette dans la tempête... Alors, la rage au cœur, je veux tout de même que de la mort tombe là-bas, de la mort hideuse comme celle de cette nuit, et je prescris aux trois batteries d'empoisonner les ravins, où l'ennemi a ses réserves, le ravin de la Mort et celui de la Couleuvre, situés en arrière de ses premières lignes.

Vers 8 heures, comme le bombardement diminuait de violence, et que la fumée commençait à se dissiper, quelle n'est pas ma surprise d'apercevoir, sur l'ouvrage de Froide Terre, un groupe d'hommes qui paraissait circuler en toute liberté ! A ce moment les tirs s'éteignent. On sent les deux artilleries aussi ignorantes l'une que l'autre de la situation.

Alors la pensée me vient que ces hommes sont peut-être des boches. Comment savoir ? Toutes les lignes sont coupées. Je dépêche un agent de

liaison au P. C. Samarito. Quelque temps après, cet homme revient, me tendant deux papiers. Dans le premier, je lis que l'ennemi a crevé nos lignes. On ne sait pas où il est. On croit que des groupes isolés tiennent encore devant nous. Le billet se terminait par ces mots : « les batteries devront pourvoir sur-le-champ à leur propre sécurité. » Dans le second, il était dit que la division allait lancer à la contre-attaque le 114^e bataillon de chasseurs, sa dernière réserve.

Nous nous regardons, Schulz et moi, sans échanger une seule parole. Puis je cours aux batteries faire charger les mousquetons. Ceci fait, je donne à la 29^e l'ordre de balayer la crête de Froide Terre.

Mais l'ouvrage n'est qu'à 1200 mètres, et pas une trajectoire ne passe par dessus la crête...

Ainsi ce groupe ne peut plus rien. Il est devenu un instrument inerte et stupide devant un événement de cette taille. A partir de maintenant le boche peut avancer impunément, parce que la technique, cette briseuse d'action, s'oppose à ce qu'on tire un seul obus... La rage me saisit. Je donne l'ordre que, dans chaque batterie, on monte au moins un canon sur la crête. Tous les servants s'attellent à la pièce, et, dans un effort surhumain, tentent de la porter en avant. Mais il y a plus de 50 mètres à franchir sur une pente raide, dans un sol détrempé, où les roues enfoncent jusqu'au moyeu.

Jamais, de toute la guerre, je n'ai ressenti

une telle honte, un tel désespoir qu'en cette minute. Il me vient l'idée extravagante de voir si, parmi ces cadavres de chevaux, qui sont là devant nous, il n'y en aurait pas un qui respirât encore, et qu'on pût atteler... Mais tous puent comme des charognes.

Des blessés passent, annonçant que les Allemands arrivent par la route de Bras. Un artilleur de la batterie de Froide Terre, qu'on emporte sur un brancard, nous dit, qu'au moment où il quittait sa batterie, l'ordre était donné de faire sauter la pièce qui restait, pour ne pas qu'elle tombât aux mains de l'ennemi.

Ses mousquetons chargés, le groupe, calme et stoïque, attend le boche, décidé à disputer chèrement sa peau...

Enfin un renseignement arrive du P. C. Samarito. La contre-attaque a réussi à dégager la division, repris Froide Terre, et refoulé l'ennemi sur la ligne Fleury-Thiaumont. Expédié en hâte de Verdun, où il était en réserve, le bataillon Dessoify a marché toute la nuit sous les gaz, à travers des boyaux infestés, et aussitôt, sans avoir eu même le temps de s'orienter, s'est jeté à la baïonnette sur les boches, qu'il a culbutés.

Dans la soirée un sous-officier du groupe, rentrant de Froide Terre, où il avait été détaché, nous apprend que l'ouvrage a été cerné par les Allemands durant trois heures. L'abri des quatre Cheminées, qui servait de P. C. au colonel de Susbielle, et qui était rempli d'officiers, a été, lui

aussi, entouré par les boches, qui l'ont attaqué à coups de grenades par les cheminées d'aération. Mais, grâce au sang-froid de ses occupants, il a pu tenir jusqu'à la contre-attaque qui l'a délivré.

A notre droite la 130^e Division a été, elle aussi, durement éprouvée, et la brigade Mesple, en liaison avec la 129^e, a lutté pied à pied devant les ruines de Fleury.

Ainsi se terminait l'un des plus formidables assauts lancés contre Verdun. Sept divisions, plus le fameux corps Alpin, avaient pris part à l'attaque, dont l'objectif était la ville elle-même. Par des prisonniers, on sut que l'empereur était là, prêt à faire une entrée triomphale dans la cité conquise.

La 129^e division fut une de celles qui, ce jour-là, brisèrent son rêve, et lui barrèrent la route de Verdun...

24 juin 1916. — De nouvelles batteries ont été amenées dans la nuit pour appuyer la contre-attaque, qui doit se déclencher demain au petit jour. Quant aux nôtres, elles viennent d'être complétées en canons, et de recevoir quelque renfort des échelons. On a pris tous les hommes disponibles, et que de vides encore à combler !

25 juin 1916. — Hier soir toute cette artillerie s'est mise en branle, et la nuit est tombée dans des clartés blafardes. Tout à coup au ciel, aussi, des lueurs ont jailli. Un formidable roulement a

parcouru la voûte céleste, et bientôt, comme les pièces, les nues se sont mises à lancer des éclairs... Alors, au-dessus du fracas des canons, un autre s'est élevé, et tous deux ont pris une joie sauvage à se mesurer. Combien de fois la foudre frappa-t-elle ce sol, déjà fouetté par les obus ? Combien d'hommes la gueuse faucha-t-elle, cette nuit-là, qu'on crut fauchés par la mitraille ?

On voyait surgir dans un éclair la masse sinistre de Douaumont, et la nue inclinée lui décocher, en passant, un trait de feu...

Puis l'orage s'éloigne, la foudre se retire, laissant le champ de bataille à son rival, et l'infernal roulement d'en bas continue. Voici même qu'il s'accroît, car une lueur rose vient de poindre à l'horizon : l'heure de la contre-attaque approche. Les 75 crépitent comme des mitrailleuses, puis brusquement les tirs s'arrêtent. C'est le moment de l'assaut.

Dans la grisaille du petit jour des hommes se prennent à la gorge. A l'effroyable bruit succède un silence, plus lourd encore. C'est l'angoissant mystère... Mais voici qu'un grand flot noir déferle sur les positions, d'où les nôtres sont partis : l'ennemi a déclanché ses barrages.

Une heure, deux heures s'écoulent. Puis un renseignement arrive. Nos troupes ont repris le bois des Trois Cornes et le retranchement à l'ouest de Thiaumont. Du côté de Fleury la situation est incertaine. De l'observatoire, main-

tenant, on aperçoit à la jumelle quelques points jaunes, qui s'égrènent en haut du ravin des Vignes. C'est notre nouvelle ligne, qui se creuse.

Pour rentrer à mon P. C., je longe les abris de la 29^e, et trouve les hommes occupés à traîner par la queue des chevaux crevés. Un obus est tombé là, cette nuit, au moment où passaient des convois, et ce matin on a trouvé ces cadavres devant les abris...

Quelqu'un qui l'échappa belle, c'est mon aspirant. Il se reposait dans une niche, contiguë aux abris, en attendant l'heure d'aller aux pièces, car les sections se relevaient toutes les heures pour tirer. Comme il était grand, et que la niche était petite, il avait pris soin de replier ses jambes, pour qu'elles ne vinssent pas dépasser le bord de l'abri. Cette précaution les lui sauva toutes deux, comme il le faisait remarquer, en montrant le sol tout labouré d'éclats, à l'entrée même de la niche.

Ces trois premiers jours de combat coûtaient cher au groupe. Déjà il avait perdu en tués et blessés la moitié de son effectif engagé, et plus de la totalité de ses pièces...

Trente batteries doivent venir, cette nuit, renforcer le secteur, et prendre position derrière nous, dans les vergers du faubourg Pavé. C'est qu'il n'y a plus un pouce de terrain à perdre : l'ennemi est à trois kilomètres de Verdun...

Heureusement on dit que de grandes attaques se préparent dans la Somme...

26 juin 1916. — Ce matin, comme je profitais d'un instant d'accalmie pour me raser devant la porte de mon P. C., une grosse pièce s'est mise à tirer sur la maisonnette. Décidément mon miroir a le don d'attirer les marmites ! C'est la troisième fois que pareille aventure m'arrive. Un jour, déjà, un obus avait brisé la glace, que je venais de suspendre à l'espagnolette d'un caisson ! Aussi les camarades insistent-ils pour que je porte la barbe, ce à quoi je me refuse énergiquement. Je trouve qu'aujourd'hui laisser pousser sa barbe, c'est s'installer dans la guerre...

Quoi qu'il en fût, le bombardement ne nous lâcha plus jusqu'au soir ! Avec une méthode toute germanique, l'obus, comme un coup de vent, rasait le toit de la maisonnette, et allait, quelques mètres plus bas, creuser son entonnoir sur l'alignement des autres. Heureusement la maisonnette était adossée à un talus, ce qui rendait plus difficile le coup au but pour un canon à tir tendu, comme était celui-ci. Mais, chaque fois que le monstre passait, rien qu'à son souffle la pauvre cabane chavirait, comme une coque de noix...

Bien que la guerre fût une rude école pour les nerfs, les nôtres, après plusieurs heures de ce régime, étaient à fleur de peau ! Au bout de quelque temps je voulus sortir, prendre l'air, je grimpai sur le talus, en m'écartant un peu de la trajectoire, immuablement fixée au-

dessus de la maisonnette. A peine avais-je fait quelques pas, que j'entendis du côté des batteries un bruit inusité, qui ne ressemblait ni à un départ ni à une arrivée. Au même moment je me sentis frôler par un corps étrange, et reçus à mes pieds une culasse de 75, qui m'aspergea de boue.

Décidément l'espace était bien mal fréquenté!..

Vers onze heures du soir un coup de téléphone du P. C. Samarito me donnait l'ordre d'envoyer immédiatement le lieutenant Debroise aux Quatre Cheminées, pour se mettre en liaison avec l'infanterie, qui devait attaquer au petit jour.

Partir dans la nuit houleuse, chercher son chemin à la lueur des obus, franchir un ravin où hurlait la mort, tomber, peut-être, sans que personne ne le sût, voilà ce que signifiait cet ordre...

Mais Debroise n'est pas de ceux qu'effraie une mission comme celle-là. Déjà, son petit paquet sous le bras, il est prêt à partir, et, avec cet air enjoué, que je lui ai toujours vu dans les moments les plus graves, il vient prendre congé de moi.

Non, c'était fou de l'envoyer ainsi : jamais il n'arriverait... Je veux téléphoner, faire rapporter cet ordre, mais déjà il était parti, déjà son ombre se glissait dans l'infernale nuit...

27 juin 1916. — Il est une heure du matin, lorsque je reçois les ordres d'attaque, et, dans une

demi-heure à peine, les tirs de préparation doivent commencer. A la lueur d'une bougie fumeuse, en hâte je rédige mes ordres, que Schulz, au fur et à mesure, téléphone aux batteries.

Puis l'ouragan se déchaîne. Comme une armée de lutteurs, les canons piétinent le sol avec des gestes saccadés. Les éclairs se croisent comme des épées, et le grand duel recommence. Là-bas, sur Thiaumont, au flanc de Douaumont, flamboient de rouges blessures. Cependant des rafales, lancées par les canons qui sont derrière nous, cinglent au-dessus de nos têtes, comme des vols endiablés. D'autres les croisent, qui s'en vont sur la ville martyre poser leurs grandes ailes rouges...

Ah ! ces nuits de Verdun, où mille éclairs à la fois poignent les ténèbres, ces nuits fulgurantes qui s'ouvrent tout à coup dans une apothéose, sans s'éteindre jamais, où, des entrailles de la terre, soudain s'élève une infernale clameur, comme si tous les morts couchés sous cette terre, se dressant ensemble, s'étaient, dans un grand cri, élancés à la charge !... Quelle chose effroyable et magnifique !...

Vers 6 heures j'aperçois des Français sur l'ouvrage de Thiaumont ; d'autres couronnent la crête de Fleury. Bientôt après, j'apprends que le village, lui aussi, est entre nos mains.

Mais voici qu'une autre nouvelle, hélas ! bien triste, celle-ci, arrive au groupe. Le sous-lieute-

nant Roche, qui était détaché à l'ouvrage de Froide Terre, a été tué.

Pauvre camarade, fauché au seuil d'une vie, que vous aviez vouée au sacerdoce, vous avez, d'un seul coup, consommé le sacrifice que vous rêviez d'étendre sur toute une existence. Vous vouliez vivre prêtre, et vous êtes mort soldat. Voyez-vous, les deux sacerdoces sont frères, et mourir pour la France, c'est encore mourir pour Dieu...

Vers 4 heures de l'après-midi une violente contre-attaque nous déloge de Fleury et de Thiaumont, et voici qu'à nouveau le volcan se rallume...

A 10 heures du soir nouvel ordre d'opération. Dès la pointe du jour une contre-attaque française partira, pour reprendre Thiaumont. Je donne mes ordres aux batteries, qui devront ouvrir le feu à 2 heures du matin, et vais prendre quelque repos.

28 juin 1916. — La contre-attaque est partie à 4 h. 30. Des nouvelles confuses circulent dans la matinée, puis on apprend, finalement, qu'on a échoué. L'ennemi tient toujours l'ouvrage de Thiaumont, autour duquel la lutte continue.

Vers 5 heures du soir, toutes les batteries sont prises sous un feu infernal, qui fait de nouvelles victimes. Lorsque la nuit arrive, il reste au groupe, en tout, 5 canons valides : 5 canons pour tenir les carrières d'Hardaumont!...

Je téléphone qu'on fasse monter des pièces cette nuit même. On me répond que, si cela continue,

le groupe du 44 videra à lui seul tout l'arsenal de Verdun ! Mais on m'enverra tout de même mes canons. Qu'il me soit permis de rendre hommage, en passant, à l'activité que déploya, pendant la bataille de Verdun, le service chargé de fournir des canons à ceux qui les cassaient. Car peu de fournisseurs eurent jamais telle clientèle à satisfaire !...

Un peu plus tard, on apprend que l'ennemi a attaqué vers la cote 321, et qu'il a été repoussé par le 359^e et par le 120^e bataillon.

Les hommes sont à bout. Ils se portent comme des automates des abris aux pièces, puis des pièces aux abris, et cela dix fois, vingt fois par jour, sous un feu qui sévit sans relâche. Dans ce court trajet, j'en ai vu tomber d'épuisement, et rester là, sous les obus, jusqu'à ce qu'un camarade vienne les chercher, et les porter aux pièces, où ils exécutaient les mêmes gestes que les autres. Puis, dans l'odeur de la poudre, dans l'ivresse du combat, tout à coup ces hommes devenaient des démons...

29 juin 1916. — Ce matin règne une sorte d'accalmie, dont je profite pour rendre visite aux commandants de batterie. Je trouve le capitaine Perrin couché parmi des caisses d'obus. Il a transporté son P. C. dans un abri à munitions, et il est là, entouré de grands obus, posés sur leur culot, que, dans la pénombre, je prends pour des hommes debout.

Devant moi, à chaque pas, se lève une vision d'horreur. Autour des batteries le sol, qui, plusieurs fois, a changé de forme, est devenu quelque chose d'innommable... Au-dessus des entonnoirs sont tendues, çà et là, quelques planches branlantes; dans l'un d'eux gisent des débris de canon, qu'on a jetés là, comme des membres humains au fond d'une fosse. Le capitaine Monnot me montre un de ses tubes, qui, après avoir fait le moulinet, en retombant s'est piqué en terre ! Partout ce sont les mêmes images grotesques de corps, qui ont été le jouet de l'obus, et, quand on voit ce que font d'un bloc d'acier quelques poignées d'explosif, un grand rire vous secoue...

Devant le groupe d'énormes flaques de sang rougissent la boue. Partout gisent des cadavres de chevaux, au ventre ballonné, autour desquels bourdonnent des essaims de mouches vertes... Sur l'un de ces cadavres un obus est tombé, éclaboussant de charogne tout le sol avoisinant. Partout la terre exhale une odeur fétide, que la chaleur rend plus effroyable encore, et dont s'imprègnent jusqu'à nos vêtements...

Mais toutes ces laideurs n'entament pas le moral des hommes, et leur âme s'élève par dessus ce charnier, comme ces plantes majestueuses qui montent dans du fumier...

30 juin 1916. — Une attaque est montée pour reprendre le fameux ouvrage de Thiaumont.

qu'on se dispute depuis plusieurs jours. En quelques minutes le groupe doit lancer 5.000 obus à gaz à travers le ravin de la Couleuvre, pour le rendre infranchissable aux réserves ennemies.

A 11 heures l'ouvrage est conquis. A midi, il est reperdu. A 4 heures du soir il est de nouveau entre nos mains. A la tombée de la nuit il repasse à l'ennemi.

De part et d'autre, accompagnant ces fluctuations, de violentes bordées sabrent les batteries. Un canon de la 29^e est projeté à plusieurs mètres en arrière par le souffle d'un 210, et, comme il est intact, on continue à le servir de son nouvel emplacement. . .

Dans la soirée voici qu'arrive une douloureuse nouvelle. Le lieutenant Debroise vient d'être grièvement blessé devant l'abri des Quatre Cheminées. Déjà des brancardiers l'ont transporté à l'ambulance.

Pour la seconde fois vous voici durement frappé, mon pauvre Debroise ! Pour la seconde fois vous quittez cette batterie, à laquelle vous aviez voué votre cœur et vos forces. Vous n'y deviez pas revenir, et, après votre lutte avec la mort, on vous affectait à un autre poste. Qu'il me soit donné ici de rendre hommage, une dernière fois, au camarade ardent, plein d'entrain, et si joliment brave, que vous étiez. . .

10 heures du soir. — On apprend que, dans quelques heures, va partir l'attaque de la Somme.

Au moment le plus noir du drame, voici qu'un soleil se levait...

1^{er} juillet 1916. — A ces épaves d'hommes un suprême effort est demandé : reconquérir Thiaumont.

Thiaumont leur tombeau...

Ensuite on les relèvera. Ils auront bien mérité de la patrie.

Alors, dans un dernier spasme de vie, la division fantôme s'élance à l'assaut. Ces morts bousculent l'ennemi, qui fuit épouvanté, comme devant des revenants...

Thiaumont est à eux.

Tout l'après-midi l'ennemi lance contre-attaque sur contre-attaque. Elles sont fauchées. Une compagnie de la garde, prise sous les feux du groupe, est anéantie.

Les barrages roulent toute la nuit. L'ordre est de tirer jusqu'au jour, à raison de un coup par pièce et par minute, afin de tendre un réseau de feu devant nos fantassins, pendant qu'ils creusent des trous sur leurs nouvelles positions.

2 juillet 1916. — Dans l'après-midi se présente à mon P. C. un commandant du 51^e d'artillerie, qui vient prendre les consignes du groupe. Il est le bienvenu. Le boche, qui tient à le mettre de suite au courant des habitudes, à cette occasion gratifie le P. C. d'un copieux marmitage.

3 juillet 1916. — Vers minuit arrive la première fraction de la relève. La consigne une fois passée, les sections relevées prennent le chemin du Bois de la Ville. La deuxième fraction se présente la nuit suivante, et, à leur tour, les dernières sections dévalent sur les sentiers de la côte Saint-Michel, pendant que les voitures, descendant les paquetages, font le tour par la route de Belleville.

Les officiers ont l'ordre de rester avec leurs successeurs jusqu'au lendemain matin.

4 juillet 1916. — Vers 7 heures le petit groupe, libéré, se met en route.

En quittant ce coin de terre, on s'imagine sortir d'un cauchemar. Il fait humide et gris, et pourtant on a l'impression de marcher dans du soleil. On chemine sur de pauvres sentiers tout piétinés, qui semblent des chemins fleuris. On est comme ces oiseaux captifs, auxquels on vient d'ouvrir la cage, et qui se trouvent tout à coup rendus à la lumière...

Alors, arrivés au bas de la côte, nous nous retournons pour jeter un dernier regard là-haut, et apercevons toute la crête hérissée de grands panaches noirs...

Déjà la mort s'était jetée sur sa nouvelle proie.

A peine suis-je au Bois de la Ville, qu'un coup de téléphone du colonel m'apprend que Debroise est au plus mal. La gangrène s'est mise

à la blessure. Il vient de lui porter la croix de la Légion d'honneur. La croix, ce viatique du soldat...

Bouleversé par cette nouvelle inattendue, en hâte je fais seller un cheval, et me rends à l'hôpital de Salvange, où Debroise a été transporté. Je le trouve sur son petit lit blanc, calme, souriant, enjoué devant la mort. Le médecin, qui le lui disputait, me dit, en m'accompagnant sur la longue avenue plantée d'arbres, qu'il espérait le sauver ! Ah ! comme cet homme devint tout à coup mon ami !...

Le lendemain matin, arrachant nos batteries à la boue du Bois de la Ville, nous reprenions la Voie Sacrée, et le soir nous cantonnions à Deux-nouds-devant-Beauzée, où, deux jours avant la bataille de la Marne, le groupe avait fait son entrée au 6^e Corps. Puis, après étape à Salmagne, on se portait, dans la matinée du 7, au petit village d'Ecurey.

Là, dans une coquette vallée du pays Barrois, au bord d'une eau vive et claire, les hommes, durant trois jours, se reposent dans le calme de la nature. La vie renaît peu à peu. Parfois, encore, la nuit, des hommes hallucinés errent autour des granges avec des gestes vagues... Les journées se passent à pêcher à la ligne, et ces hommes, qui viennent d'accomplir de si grandes choses, passent des heures, immobiles, à tenir une gaule au-dessus de l'eau !

Admirable race, qui donne ensemble de farou-

ches soldats, et de paisibles hommes des champs !...

Quelques autres, donnant libre cours à leur passion de chasseur, s'en vont passer la nuit dans les bois, à l'affût des sangliers, qui pullulent dans la contrée.

Je loge chez l'institutrice, dans une coquette maison qui domine la vallée. J'y reçois la visite du capitaine Walch, le commandant de la compagnie de mitrailleuses du 114^e bataillon, qui me raconte comment se déroula, le 23 juin, le drame de Froide Terre, auquel sa compagnie prit une part si glorieuse.

Le soir, comme je rentrais dans ma chambre, quelle ne fut pas ma surprise de trouver, à côté de mon lit, une magnifique gerbe de fleurs, et une autre, très gracieuse, de vers dédiés aux combattants de Verdun ! C'étaient les filles de mon hôtesse qui avaient eu cette touchante pensée envers ceux, que le sort remettait, à la descente du calvaire, entre leurs mains bienfaisantes...

Le 10, le groupe poursuit sa marche vers l'est, et, après escale à Bovée, où l'aumônier de la division célèbre un service solennel pour nos morts de Verdun, il se porte à Gye, au sud de Toul.

Là, on apprend que la 129^e est désignée pour le Bois le Prêtre, et, dès le 13, les reconnaissances se mettent en route.

Ainsi, à peine descendus de Verdun, ces

hommes squelettes allaient être jetés dans de nouveaux combats. On leur faisait quitter l'enfer pour le purgatoire!

Allons, brave 129°, après cela, tu auras bien mérité le Ciel !..

CHAPITRE VIII

LE BOIS LE PRÊTRE - LA SOMME

19 juillet 1916. — Depuis hier, la 29^e est en position aux abords de Fey en Haye, dans un léger vallonement, qui la défile, vaille que vaille, aux vues de l'ennemi. Tapie au milieu des boyaux, à mille mètres environ des lignes allemandes, elle a ses pièces abritées sous de solides casemates de béton, reliées entre elles par un couloir souterrain. Le tout forme un bloc compact, sous lequel, en cas d'irruption ennemie, elle doit tirer jusqu'à l'abordage. Un approvisionnement de grenades, et quelques fils de fer barbelés, qui l'encerclent, la rendent propre au combat rapproché, auquel elle est fatalement destinée, à la moindre avance de l'ennemi.

De jour on y accède par un long boyau couvert, qui la raccorde à la grande route de Pont-à-Mousson à Thiaucourt.

Plantée comme une tourelle cuirassée dans le flanc du Bois le Prêtre, elle a pour mission d'en-

filer de ses feux les tranchées allemandes, dans le prolongement desquelles elle est exactement située : mission qu'elle est, ainsi, à même de remplir sans danger pour nos propres tranchées, malgré l'extrême rapprochement des lignes adverses.

Ce nouveau poste d'honneur, qui lui est échu, l'isole momentanément de son groupe, en position à plusieurs kilomètres sur la droite. Aussi, est-elle rattachée au groupement voisin qui est aux ordres du chef d'escadron Langlois, commandant le groupe du 31^e.

Jour et nuit sous le feu des mitrailleuses, elle est, de plus, sabrée de fréquentes volées de 77, parfaitement ajustées. Mais il est difficile d'obtenir que les hommes restent dans leurs abris, d'autant qu'à quelques pas de là se trouve un lavoir bien tentant pour des hommes qui descendent de Verdun ! Et pour laver son linge, le soldat aime la société ! Il vient aussi des fantassins, et tout ce monde là jacasse comme un soviet de pies borgnes ! Dans tout homme y aurait-il une laveuse qui sommeille ?..

20 juillet 1916. — De grand matin je me dirige vers les premières lignes, pour vérifier mes barrages. Je gagne d'abord la Croix des Carmes, à côté de laquelle se trouve le P. C. de Gloriaucôte, et prie l'infanterie de vouloir bien mettre un guide à ma disposition, pour m'orienter à travers le dédale de tranchées, qui commence ici-même.

La Croix des Carmes est un des jolis sites qui restent au pauvre Bois le Prêtre. De grands arbres, les derniers vivants de la forêt, y croisent leurs branches touffues, et déjà, autour de leurs cimes, on sent flotter ce charme mystérieux des choses qui vont mourir...

Sous ce dôme de feuillage s'abritent quelques baraques, servant de dépôt de matériel ; puis à côté, au flanc d'une carrière, s'étagent les cagnas du P. C.

A peine a-t-on fait quelques pas vers les premières lignes, que le décor change brusquement. Le bois s'éclaircit, le feuillage roussit ; puis, au travers des fûts décapités, se profilent les horizons bruns. Aux arbres mutilés verdissent encore quelques cocardes...

Le boyau, dans lequel nous nous engageons, est garni d'un caillebotis, qui, ployant sous nos pas, nous éclabousse d'un liquide jaunâtre. Bientôt on pénètre dans la zone de mort, le royaume des « minen », et alors c'est le chaos qui commence. Il n'y a plus de forêt, il n'y a plus de sol. Il y a de grands trous béants comme des vagues, et de cette houle inerte quelques chicots émergent, comme des mâts brisés. Des boyaux bifurquent dans tous les sens, avec des faisceaux de fils fixés à leurs parois. On y croise de grands hommes muets, qui portent la soupe, et posent à terre leurs marmites, pour vous laisser passer. Cà et là, le parapet s'est éboulé sous un « minen », et, par la brèche ouverte, l'œil embrasse, en

passant, de grands profils onduleux. A mesure qu'on avance, on rencontre des hommes immobiles, qui veillent à côté d'un tas de grenades.

D'un observatoire de première ligne, où m'a conduit un commandant de compagnie, on plonge sur la ligne ennemie. Par le hublot entr'ouvert on aperçoit, au milieu des vagues immobiles, la tranchée allemande qui s'allonge comme une grande jetée. On la suit à sa longue chevelure de barbelés. Vingt mètres au plus la séparent de nous...

Vingt mètres !... Dire que, depuis près de deux ans, deux races, qui se haïssent, sont arrêtées face à face par une poignée de fils de fer, et que, dissimulées par quelques pelletées de terre, elles accomplissent côte à côte tous les rites de la vie !..

Un peu plus loin, dans un poste de guet, qui forme saillant en avant de nos lignes, un chasseur veille, deux grenades en main. Un Provençal... Peut-être, en face, est-ce un Mecklembourgeois ? Peut-être aussi, à Thiaumont, se sont-ils colletés tous les deux ?..

A quelques pas de là, j'aperçois, au bord de la tranchée, un fusil Lebel, appuyé sur un chevalet, et prêt à tirer. Au bout d'une tige, piquée dans le canon, apparaît une grenade, comme une poire au bout de sa branche. J'appuie sur la détente, et le fruit, se balançant dans les airs, s'en va tomber chez le boche avec le fracas d'une pile d'assiettes, qu'on jetterait à terre.

Du bout de la tranchée je vois venir un petit

homme, vêtu d'une capote de troupe. A son passage les sentinelles se raidissent. C'est le général Garbit, qui vient faire sa visite quotidienne aux premières lignes. Il s'avance, les mains croisées derrière le dos, adressant quelques paroles affectueuses aux poilus, qui le connaissent tous, et lui répondent par un large sourire. Je serre la main au capitaine de Guitaut, un de ses officiers d'état-major, qui l'accompagne dans sa tournée.

A un moment donné mon guide m'arrête, et, me désignant un tronc d'arbre, semblable aux autres, me fait observer que c'est un tronc artificiel, dans lequel on a monté un périscope, destiné à surveiller le ravin. Ainsi, par endroit, cette nature morte elle-même était truquée, et, pour rendre un arbre naturel, il avait suffi d'en faire un cadavre...

Puis, à travers le lacs de boyaux, notre course continue. C'est l'heure d'accalmie, celle où, sur la forêt somnolente, tombe la morne lassitude des matins.

Comme j'arrivais à la Croix des Carmes, un grand souffle accourut du fond de la forêt, des balles claquèrent sur les troncs d'arbres, autour de moi, tandis que d'autres cinglèrent la route, comme des coups de cravache.

28 juillet 1916. — Aujourd'hui le boche, bombardant une batterie de 90, en position à la lisière du bois le Brulé, mit le feu à un dépôt

de gargousses. A la tête de quelques hommes résolus, le lieutenant Cordier, qui commandait cette batterie, se précipita pour enrayer l'incendie, qui déjà s'étendait vers d'autres dépôts. Par malchance le feu prit à ses manchettes de celluloid, et le malheureux fut atrocement brûlé. Pour la seconde fois il était évacué. Hélas ! lui, non plus, il ne devait pas revenir, et l'horrible brûlure allait le laisser estropié des années... Le groupe perdait l'un de ses meilleurs officiers, et nous un de nos plus sympathiques camarades.

Mais le feu avait fait une autre victime. C'était l'aspirant Debroise de la 27^e, le frère de celui qu'on venait d'arracher à la mort. Se trouvant à passer auprès de la batterie, quand survint l'accident, il s'élança au secours de ses camarades, et, lui aussi, fut atteint par la flamme.

1^{er} août 1916. — Chaque jour, vers 4 heures de l'après-midi, le boche déclenche sur nos premières lignes un violent barrage de « minen ». Mais aujourd'hui le bombardement est d'une exceptionnelle violence. Dans cette forêt tondue on voit surgir sans cesse des cimes fantômes, des cimes qui montent en se diluant peu à peu, et prennent place dans le grand cortège noir, que le vent rabat sur nous...

Alors, de nos casemates, bondissent tout à coup de nerveuses rafales, et d'autres nuées s'élèvent, qui tourbillonnent dans le ciel, et que le vent pousse dans le même sillage.

2 août 1916. — Notre tir de représailles, hier, a porté ses fruits. L'infanterie nous envoie le récit d'une conversation téléphonique qu'elle a captée ; elle émane du P. C. d'en face, et prouve que l'ennemi a subi, au cours de ce tir, des pertes importantes. L'honorable major boche s'y plaint, en particulier, de la perte d'un certain Muller, « son meilleur sous-officier téléphoniste », et conclut, non sans amertume, que les bombardiers auraient aussi bien fait de se tenir tranquilles !..

18 août 1916. — La plupart de nos journées sont remplies par des visites de secteur. Les autres s'écoulent, monotones, à relire les journaux, ou bien à faire les cent pas, Barre et moi, autour de la batterie, dans le court intervalle qui sépare deux salves boches. Le léger risque couru est peut-être bien, d'ailleurs, ce qui fait le charme secret de ces promenades furtives, qui sont autant de petites victoires remportées sur soi-même. Il est bon, quand on n'est plus aux prises avec les grands dangers, de rester au contact des petits, car le courage, après tout, c'est un sport qui, comme tous les autres, demande un entraînement continu...

Et puis qui n'a senti l'indéfinissable attrait de ces promenades avec un ami, quand la mort est partout autour de vous ? Comme, dans ces moments-là, on vit plus intensément, et comme les images les plus banales qui s'offrent à vous, un

arbre qui bruisse dans le vent, la courbe d'un chemin, la lisière d'un bois, prennent alors une majesté soudaine !..

De temps en temps on déroule un fil téléphonique, et l'on se porte, en avant de la batterie, dans une tranchée qu'on a repérée comme observatoire. Là, à plat ventre sur le parapet, on lance quelques bordées sur un abri de mitrailleuse ou de minenwerfer, qu'on vient de découvrir.

Puis on élève des chats, pour leur faire manger les rats, qui, chaque nuit, dansent au-dessus de nos têtes des sarabandes effrénées. Mais ces futurs justiciers paraissent doués d'une nature timide, et c'est à peine, si, jusqu'ici, nous avons pu les protéger eux-mêmes contre la dent des rongeurs ! Plus fructueuses sont les chasses organisées, chaque soir, par les sous-officiers, autour des cagnas. Il paraît que, sous un violent barrage de lumière, les rats font Kamarade ! Alors, avec un bâton et une lampe électrique, on a tout ce qu'on veut... Hier soir, Marsilly est entré, tenant par la queue dix énormes rongeurs, dont la vue seule fit fuir de frayeur nos jeunes élèves !

20 août 1916. — Aujourd'hui, 20 août 1916, sur papier dûment signé, Barre et moi avons établi nos pronostics de guerre. Voilà assez longtemps qu'on nous « bourre le crâne » avec de soi-disant prophéties ! Pourquoi n'écrivions-nous pas les nôtres, comme tout le monde ? Et

puis elles auraient au moins cette particularité originale d'avoir été établies avant les événements...

Ainsi donc, après mûr examen de la situation, l'un prédit la victoire pour le printemps de 1917; l'autre, moins pessimiste, et comptant davantage sur les Russes, l'annonce pour cet automne...

Suivent des détails complets concernant la marche prédite des opérations sur les divers fronts.

28 août 1916. — Un coup de téléphone nous apprend l'entrée en guerre de la Roumanie.

Voilà qui fausse tous nos pronostics, et va nous faire passer pour d'infâmes défaitistes! Faire durer six ou huit mois encore une guerre qui, depuis cet événement, touche visiblement à sa fin!

La Roumanie n'aurait-elle pas pu, vraiment, se déclarer huit jours plus tôt?

1^{er} septembre 1916. — En rentrant de Blenod, où j'étais allé visiter les échelons, j'ai poussé jusqu'à Pont-à-Mousson. J'ai admiré, en passant sur le pont du chemin de fer, le grand panneau peint, qui camoufle la gare aux vues de l'ennemi, en offrant à sa place un paysage champêtre. Car, de la crête du Haut de Rieupt, le boche plonge sur la ville, dont il est éloigné de 1500 mètres à peine...

Pour éviter des regards indiscrets, ça et là, on

a tendu, en travers des rues, quelques bandes de toile grise, derrière lesquelles « la petite commerce » continue.

Là, sous les arcades capitonnées de sacs à terre, quelques mercantis se dévouent pour la France. On y trouve l'inévitable marchand de nouveautés, qui vous offre la carte postale des derniers bombardements, ou du dernier passage de Zeppelins. Il a même, pour ceux qui ont oublié leur brosse à dents en permission, des brosses-souvenir, sur lesquelles sont gravés ces mots « Aux héros du Bois le Prêtre », et qu'il laisse pour cent sous à ces pauvres héros ! Il y a aussi le fournisseur de littérature, où s'alimentent les bibliothèques de première ligne. Le magasin est rempli d'agents de liaison, qui passent là, de la part du sergent ou du caporal, quérir un peu de nu...

Comme je rentrais à mon P. C., et passais auprès du lavoir, un obus, tout à coup, vint tomber dans la mare, faisant jouer les grandes eaux !

Quelqu'un, qui lavait à ce moment là, s'en fut trempé comme son linge.

15 septembre 1916. — Dès l'aube je pars en première ligne avec mes quatre pointeurs, Sanittas, Petit, Tardiff et Hameline. Je veux qu'ils jugent par eux-mêmes de l'intervalle qui sépare les lignes adverses, et assistent de la tranchée à un tir de barrage exécuté par la batterie. Ce

sera une leçon de choses salubre. La meilleure cuisinière est celle qui goûte ses sauces. Espérons, toutefois, que nous n'aurons pas à goûter de la nôtre !

Cette petite escapade les amuse fort. Ils se réjouissent de voir de près leurs camarades de l'infanterie, pour lesquels ils accomplissent chaque jour tant de besogne obscure.

Je les conduis à un poste d'écoute, en avant de nos tranchées. Voyant arriver tout ce monde, le guetteur fait la grimace, et invite au silence. Puis, se tournant vers mes pointeurs, trop bavards à son gré, il lance ces fortes paroles : « vos gueules ! » expression militaire qui signifie « silence ». Alors, montrant la tranchée boche qui serpente comme un reptile devant nous, j'explique que c'est là que vont tomber les coups. « Pourvu qu'y se trompent pas, eux autres », insinue l'un des pointeurs...

Mais voici tout à coup qu'un grand frémissement parcourt la forêt, et vient s'abattre devant nous dans un bruit infernal... C'est la salve de la 29^e, qui vient de tomber dans la tranchée d'en face. « Mince alors ! » s'exclament mes poilus, craignant déjà d'en avoir trop dit, et jetant un regard furtif vers le guetteur, lequel, son fusil posé à terre, s'était mis à danser en rond et à battre des mains !...

La leçon était donnée. Les hommes avaient compris qu'une erreur de quelques millièmes suffisait à porter les coups dans la tranchée fran-

çaise, et, par là même, sur le petit guetteur, dont ils venaient de se faire un ami !...

Comme je rentrais, escorté de mes élèves, je rencontre dans la tranchée l'aimable chef du 120^e bataillon, qui m'emmène visiter son secteur. Chemin faisant, je constate ce qu'est pour ses chasseurs le commandant Rousseau, et, tandis qu'à son passage chacun se redresse dans la tranchée, je vois briller dans tous les yeux cette affection, que le soldat donne sans compter aux chefs qui savent le conduire. A chacun le commandant adresse quelques mots, de ces mots qui passent comme un petit vent du pays... Puis il m'emmène déjeûner à son P. C., et veut aussi que mes artilleurs mangent avec ses chasseurs.

Alors nous évoquons ensemble le vieux temps, celui où, étant à Saint-Cyr mon officier de peloton, il m'apprenait le métier militaire. « Et dire, je crois bien, déclarait-il en riant, que je n'ai pas appris à mes élèves à faire des tranchées » ! — « Mon commandant, vous leur avez enseigné de quoi les tenir : l'esprit de devoir et de sacrifice... »

En quittant la Croix des Carmes, je me dirige vers la fontaine du « Père Hilarion ». Me voici dans le secteur du 114^e. Je rends visite au capitaine Walch, que je trouve en compagnie de ses lieutenants, Cabany et Ritter. Ce dernier est un ancien artilleur du groupe, passé dans l'infanterie, et vient d'être décoré pour sa belle conduite

à Froide Terre. Je vois aussi le capitaine Berger, l'adjudant-major du 114^e, un ancien du Linge, de la Champagne... On me fait les honneurs du secteur, on me conduit au-dessus de la galerie, que l'ennemi creuse sous nos lignes. Chaque nuit le bruit souterrain avance de quelques pas, et voici maintenant qu'il approche d'un blockhaus, situé en arrière de la tranchée. Nous descendons quelques marches, et, à la lueur jaunâtre d'une chandelle, se profilent au fond de l'abri de grands visages impassibles. Des hommes, qui fument la pipe, assis autour d'une table, se lèvent et saluent. « Morituri te salutant », disaient les Romains. Ceux-ci, plus grands encore, ne disent rien. Mais demain, peut-être, l'abri aura sauté, et ces hommes ne seront plus que des tas de chair informe...

Oh ! oui, de l'esprit de devoir et de sacrifice, il en faut pour tenir les tranchées...

5 octobre 1916. — La division continue à courir, que dis-je ! à galoper sa destinée. Voici qu'elle quitte le secteur. Mais, en partant, elle opère un enlèvement.

Dans ces parages vivait paisiblement, depuis le début de la guerre, un groupe de 90, avec lequel on se mit à flirter. On causa du passé, on causa d'avenir... On fit tant et si bien qu'un jour des adieux on ne voulut pas se quitter ! S'offrait un seul moyen légal : l'enlèvement ! On l'employa.

La jeune fille se laissa-t-elle emmener de bonne grâce, ou bien eût-elle volontiers gardé le célibat ? Le mariage est une chaîne. L'A. D. en est une autre...

Quoi qu'il en fût, à partir d'aujourd'hui, nos destinées étaient unies, et le groupe du 24^e était devenu le troisième groupe de la division. On l'habilla de neuf, et dans sa corbeille de mariage on déposa quelques canons de 75...

La 29^e, relevée par une batterie du 57^e, quitte la position dans la nuit du 5 au 6. Le 6 au matin, le groupe reconstitué démarre de Blénod, et va cantonner à Villey-Saint-Etienne. Le 7, il se porte à Bicqueley, aux environs de Toul, où vont commencer des manœuvres de division.

Et l'on verra ces hommes du Linge et de Thiaumont se ruer, avec des clameurs guerrières, contre une escouade de manchons blancs...

*
**

22 novembre 1916. — Et maintenant me voici à Guizancourt, un village de la Somme ! A la suite de quelles péripéties ai-je échu ici, il y a une heure à peine, moi qui, depuis trois jours, cours après ma batterie, cela vaut la peine d'être conté !

Parti du Mans, où j'étais en permission, dans la soirée du 19 novembre, je débarque le lendemain dans l'après-midi à la gare de Toul, afin de rejoindre ma batterie, cantonnée à Bicqueley. Mais à la gare j'apprends que le groupe vient de

partir pour une destination inconnue. Le commissaire militaire, auquel j'expose mon embarras, m'engage à me rendre à Noisy-le-Sec, où l'on me renseignera. Aussitôt je file sur Nancy, afin d'y prendre le rapide de Paris, qui ne s'arrête pas à Toul.

Le lendemain matin, comme le train passait à faible allure en gare de Noisy, je saute sur le quai avec ma valise, et me précipite chez le commissaire militaire. Celui-ci, en vérité, ignore si la 129^e division est passée, mais ce qu'il sait, c'est qu'hier, toute la journée, des trains ont été aiguillés sur Creil. Il me conseille d'aller voir son collègue de Creil, qui, sans doute, sera mieux renseigné. Justement un train de banlieue partait pour Paris. Là je me précipite à la gare du Nord. Par bonheur il y avait un départ pour Creil dans la matinée, et, vers midi, je débarquais dans cette localité.

Le commissaire de gare, un homme fort aimable d'ailleurs, lui non plus, ne peut me renseigner. Il a bien vu passer des trains, mais comme, après tout, c'est son métier, il n'y a pas fait attention !... Et il ajoute négligemment : « allez donc voir mon collègue de Beauvais ; peut-être, lui, saurait-il quelque chose... »

Mais pour Beauvais, il n'y avait pas de train avant 8 heures du soir. Bah ! je n'en étais plus à quelques heures près ! Je visite la petite ville de Creil, où il n'y a, d'ailleurs, rien à voir, si ce n'est, peut-être, les ruines du pont qu'on a fait

sauter en 1914, et, le reste du temps, fais les cent pas devant la gare, avec quelque vague espoir que le train de ce matin ne serait pas encore passé !... Mais non, aujourd'hui, c'est celui du soir qui est en retard ! Enfin, je roule vers Beauvais, où j'arrive à minuit. Vais-je savoir, cette fois ?

Il n'en est rien. On me conseille d'aller voir à Saint-Omer-la-Chaussée !... Mais, comme il n'y a pas de train avant 7 heures du matin, je passe la nuit à côté du poêle du commissaire de gare. Enfin, le lendemain vers 10 heures, me voici à Saint-Omer. Mais à peine suis-je descendu de mon wagon, que j'y remonte précipitamment, car quelqu'un a vu, paraît-il, à Conty des éléments de la division.

A Conty, j'aperçois, en effet, quelques fantassins, qui portent le numéro d'un de nos régiments. Après les avoir interrogés un à un, je parviens à découvrir que le groupe du 44 est cantonné à Bergicourt, à 20 kilomètres d'ici. Comment m'y rendre ? Heureusement la Providence eut pitié de moi, et, à ce moment, fit passer un camion dans la direction de cette localité.

Mais là n'était pas le bout de mes peines, car, à Bergicourt, j'apprends que le groupe était, non pas ici, mais à 4 kilomètres plus loin, au village de Guizancourt. Alors, toujours accompagné de ma fidèle valise, voici que j'affronte à pied la dernière étape...

Ainsi se terminait une odyssée de 65 heures !

Et quand je songe, aujourd'hui, à toutes les démarches qu'il me fallut faire pour obtenir quelques pauvres renseignements, je me demande avec effroi ce qu'il serait advenu d'un malheureux troupier, qui se serait trouvé à ma place !

Pauvres permissionnaires, hallottés de gare en gare, qui allez, fléchissant sous vos lourdes musettes, cherchant vos destinées à travers tous les noms baroques, qui vous sont jetés sur le quai des gares, j'ai souvent pensé à vous au cours de ce long voyage, où, encore, j'étais un privilégié !...

Somme toute, chaque retour de permission est un problème à résoudre. L'inconnue à trouver est le gîte nouveau. Les données sont : le gîte ancien et la tournure des événements !

27 novembre 1916. — Une autre odyssée que la reconnaissance, qui suivit l'arrivée du groupe à Guizancourt ! Car voici que la division va entrer dans la bataille de la Somme...

Le 24 au soir, nous recevions l'ordre suivant : « le chef d'escadron et les commandants de batterie se rendront le 25, à 3 heures du matin, au village de Bergicourt, où des automobiles viendront les prendre et les emmener en reconnaissance. »

Le lendemain 25, nous voici donc rendus à Bergicourt à 3 heures du matin. Mais les autos se sont trompés de route, et n'arrivent qu'à

5 heures. Ce sont de grandes guimbardes, qui vous arrachent les boyaux...

Le jour se lève, gris et pluvieux, et nous roulons toujours... Vers Cappy, nous franchissons les lignes, d'où l'attaque est partie le 1^{er} juillet, et, à partir de là, nous avançons dans un vaste cimetière. Bois et villages sont tondus au ras du sol. Devant nous la plaine se déroule, toute tailladée de balafres. Déjà, par dessus ce néant, commencent à se créer des routes, à se bâtir des abris, à s'entasser de la vie. Mais voici que le camion s'arrête. Nous sommes devant Herbecourt, et c'est ici le point terminus de la circulation. Il est 10 heures du matin.

Nous nous dirigeons à travers le bled vers le P. C. d'un colonel d'artillerie, qui doit nous donner des ordres. Puis, munis d'un guide et de vagues instructions, nous poursuivons notre randonnée, cherchant à gagner la position qui nous est assignée. La pluie redouble. Nous marchons, cherchant à nous faufiler entre les marmites, enfonçant jusqu'aux chevilles dans cette boue immonde, qui déjà s'annonce comme notre plus terrible ennemi... Bientôt nous arrivons au point, où nous devons trouver un deuxième guide. Mais ce guide n'y est pas. Nous l'attendons une heure, deux heures... De guerre lasse, nous partons nous-mêmes à la recherche de la position, interrogeant Pierre, interrogeant Paul. Mais ni Pierre ni Paul ne savent au juste où est cette position ; la seule chose qu'ils sachent l'un et

l'autre, c'est qu'elle est intenable, et qu'elle a dû être évacuée par ceux qui l'occupaient !...

Déjà la nuit tombe, rendant toute recherche impossible. Alors, fouetté par la pluie, trébuchant dans les trous d'obus, le petit groupe revient sur ses pas, traverse à nouveau la grande plaine brune qui le reconduit au P. C.

Le colonel nous prescrit alors de regagner notre cantonnement, et d'y attendre des camions, qui passeront vers 2 heures du matin, pour nous prendre avec le personnel nécessaire à l'aménagement des positions. Pendant ce temps les batteries, conduites par les lieutenants, rejoindront par étapes un point qui leur sera désigné.

Nous voici, à présent, arpentant les ténèbres, à la recherche du camion. Soudain, au moment où nous rejoignons la route, un éclair jaillit à quelques pas devant nous. C'est un obus qui vient de tomber en plein milieu de la chaussée. Surpris par cette brusque explosion, le capitaine Perrin trébuche dans un trou plein d'eau, d'où nous le sortons à grand'peine !

Quelques instants après nous roulions vers Guizancourt, affrontant de nos reins résignés les 70 kilomètres du retour. Il était près de minuit lorsque le camion nous déposa au cantonnement, et c'était dans deux heures déjà qu'on devait venir nous reprendre, nous et nos hommes !

Heureusement les camions sont en retard, ce qui nous donne quelques instants de sommeil sur nos paquetages, au bord de la route. Enfin

voici leurs appels rauques. On s'empile à nouveau, et alors recommencent à défiler les mêmes cahots qu'hier. En plus du personnel, les camions sont chargés d'outils, de paquetages, de couvertures, de vivres, car, à partir d'aujourd'hui, Dieu sait quand nous serons ravitaillés ! Jusqu'ici tout va bien, mais on frémit à la pensée que tout à l'heure il faudra, par les terres détrem-pées, porter à dos tout ce matériel.

Il est près de 3 heures, quand la colonne, débarquée des guimbardes, pénètre dans le bled. On chemine dans les mêmes marécages de boue. A travers la grande plaine grise la colonne s'égrène, comme une caravane dans le désert. A chaque instant il faut s'arrêter pour souffler, reformer la colonne. Quel spectacle que ce défilé d'hommes, qui portent leurs ballots, les uns sur la tête, les autres sur les épaules ou sous les bras ! Les gens qui nous croisent se demandent ce que nous représentons, des fantassins, des artilleurs, ou simplement des déménageurs ! Nous devons ressembler plutôt à ces troupes de pèlerins, qui, chaque année, se rendent à La Mecque !... Pour ma part je suis affublé d'une valise et d'un ballot de couvertures. Je marche en tête, comme si je connaissais le chemin. Il y a bien un guide avec nous, mais il ne connaît pas le pays, et c'est nous qui le guidons.

La nuit est tombée. La colonne titube dans les trous de marmite. Il faut franchir des boyaux,

et, chaque fois, des hommes trébuchent sous le poids de leur paquetage. Des fils téléphoniques happent un pied au passage, et l'on entend alors un grand bruit de gamelle qui s'allonge sur le sol. Des obus crient dans la nuit; quelques-uns tombent à côté de nous...

Malgré tout on rit, et c'est ce rire qui traîne la colonne, qui porte les paquetages... Le guide suit toujours. L'heure passe, mais il est indéniable que nous approchons. Nous devons occuper, pour cette nuit, les abris d'une ancienne position, voisine de celle que nous avons à construire.

Enfin nous voici au bout de nos peines. Le guide a reconnu les abris, qui nous sont destinés. Mais quoi ! ils sont pleins de monde !

On a demandé à ces gens qui ils étaient, ce qu'ils faisaient là. Ils ont répondu par de vagues grognements. Peut-être n'en savaient-ils rien ! Passé un certain degré de fatigue, l'homme ne cherche plus à savoir ce qu'on fait de lui ; il se laisse balloter comme ces épaves, que le flot pousse devant lui... C'étaient peut-être des gens qu'on avait envoyés, comme nous, chercher quelque introuvable position, et qui avaient échoué là, en attendant le jour!...

Alors dans ces antres obscurs, déjà bourrés de monde, nos hommes se ruent avec armes et bagages. Quelques grognements s'élèvent à nouveau. Mais le corps humain est une matière infiniment compressible, et le sommeil est un

bon juge qui met tout le monde d'accord ! Bientôt, de ce tas de misère, jetée pêle-mêle, montèrent des ronflements sonores...

30 novembre 1916. — Les hommes creusent le sol avec frénésie, car on leur a dit que l'unique salut était à la pointe de leurs outils. Ils n'ont eu, d'ailleurs, qu'à jeter un regard autour d'eux. La position qui nous est assignée s'étale en plein bled, à peine défilée des hauteurs de la rive droite, en face desquelles on a dû tendre des masques artificiels. Située au sud d'Omniécourt, non loin d'un tas de pierres, qui s'appelle la ferme Sormont, c'est une des plus avancées du secteur. A quelque distance de là chemine le canal de la Somme, où nos hommes, le soir, vont chercher l'eau nécessaire à la cuisson des aliments. On aperçoit une passerelle, qui a été crevée en son milieu par un obus, et dont les deux moitiés pendent dans le canal, chacune d'un pilier.

Les batteries s'étalent au bord de la petite route, qui va de Flaucourt à Clery-sur-Somme, et le long de laquelle se trouvent, un peu plus loin, quelques abris, qui servent de P. C. au groupe.

L'ennemi tire partout. Nuit et jour on entend le grand cri lugubre des arbres, qui s'abattent le long du canal. Sur la petite route aussi les rafales font rage, et les adjoints, au P. C., s'épuisent à rallumer les chandelles soufflées par les marmites !

En attendant que leurs abris soient terminés, les hommes couchent dans ceux qu'ils ont occupés la première nuit. Mais le chemin creux, au bord duquel ils se trouvent, est battu sans arrêt, et chaque jour les cadavres d'arbres s'y entassent un peu plus, obstruant le passage.

3 décembre 1916. — Le groupe a battu tous les records. Déjà les batteries sont prêtes à tirer. Dotées de solides cuirasses, elles n'ont à craindre aucun outrage. Les hommes sont fiers de leur œuvre, et l'abbé Enault me fait visiter le poste de secours, qu'il a creusé lui-même avec ses brancardiers.

Heureusement la brume a protégé les travaux. Maintenant les avions peuvent venir : le groupe a sa carapace formée.

4 décembre 1916. — A présent il faut aller faire les réglages. Devant nous s'allonge un vaste plateau, dont le rebord oriental est couronné d'une tranchée. C'est là qu'est l'observatoire. On y domine toute la vallée de la Somme.

Ah ! l'étrange spectacle que cette plaine inondée, d'où émergent, comme autant de mâts à la dérive, tous les arbres décapités... A nos pieds s'étale le village de Biaches, quelques triangles de pierre, dont une partie est encore aux mains des Allemands, quelques poutres calcinées, qui, avec leurs gestes étranges, semblent tracer dans le ciel je ne sais quelle sorte de hiéroglyphes...

Devant nous, là-haut, ce tas de cailloux qu'on se dispute chaque nuit, c'est la Maisonnnette. C'est là que le groupe fait barrage. De l'autre côté de la vallée ces toits rouges, qu'on entrevoit derrière un rideau d'arbres, c'est Péronne. Et ces marécages, ces boqueteaux broussailleux, ces fils de fer, ces chevaux de frise, c'est toute l'avant-garde du boche devant la ville. Dans le fond, enfin, voici le Mont Saint-Quentin, repaire des batteries allemandes, avec ses yeux de proie braqués sur toute la région.

On dit qu'une grande attaque se prépare, qui doit enlever toute la hauteur. Les hommes du ravitaillement chuchotent même que le 20^e corps est là, ce qui est, évidemment, un indice sérieux...

Tout à coup un avion boche passe au-dessus de nous, et lâche quelques bordées sur la tranchée. Des balles qui tombent du ciel, ça ressemble assez exactement à ces grêlons, qui, certains jours d'orage, fouettent le sol autour de vous...

5 décembre 1916. — Cette nuit de violentes rafales ont fauché le ravitaillement, au moment où il arrivait à la position. Sous les fusants qui fouettaient la colonne, le déchargement des obus s'est opéré, tandis que les conducteurs, pied à terre, tenaient par la bride leurs chevaux affolés. Au fur et à mesure les morts et les blessés étaient apportés au poste de secours. Parmi ces braves, il y avait deux conducteurs de la 29^e, Gravot et

Pasquier, l'un tué, l'autre mourant. Les autres batteries, elles aussi, étaient durement frappées.

Il n'existait pas de route, dans ce secteur, qui ne fut arrosée du sang de quelque ravitailleur. Fauchés en pleine nuit, les malheureux tombaient avec leurs chevaux, et la boue devenait leur linceul. Par dessus leurs cadavres, toute la nuit, la tempête sifflait, portant d'autres rafales, qui s'en allaient, ailleurs, faucher d'autres colonnes...

6 décembre 1916. — A peine les abris sont-ils achevés, que l'ordre arrive de déménager. Il faut que le groupe se porte plus au sud, dans le secteur que vient d'occuper la 129^e division. Il doit changer de position avec un groupe du 52^e, en batterie à l'ouest de Flaucourt.

Ainsi, une fois de plus, on venait de travailler pour les autres ! Pendant huit jours, ces hommes s'étaient épuisés à creuser la terre, et voici qu'au moment de récolter le fruit de leur labeur, il fallait partir, aller creuser ailleurs !

On sentait dans leur âme une douleur profonde, comme une grande désillusion. La confiance dans leurs chefs était-elle entamée ? Ce fut à nous, leurs officiers, de remonter les cœurs, de dissiper le nuage qui commençait à obscurcir les regards...

Le nuage passa, et les bons regards clairs réapparurent...

C'était cette nuit même que devait s'opérer le

déménagement. J'étais désigné pour passer la consigne à nos successeurs, et rester jusqu'au 9 avec eux.

9 décembre 1916. — Je rejoins le groupe à sa nouvelle position, située à 1 kilomètre au sud d'Herbecourt. Là encore les batteries s'étalent en plein bled, formant sur le sol une grande saignée jaune, qui grossit à mesure que les abris s'approfondissent. Tout autour d'elles s'allonge l'immense plaine, trouée d'obus, envahie par une steppe fauve, sur laquelle se profilent des ruines, qui portent les noms de Flaucourt, Assevillers, Becquincourt. Une batterie de 155, tapie dans le bled, derrière nous, sabre les airs au-dessus de nos têtes.

La division tient le front de Barleux-Villers-sous-Carbonnel, encadrée à droite par des coloniaux et à gauche par le 12^e corps, celui-là même dont nous venions d'être les hôtes. Le groupe fait barrage devant le village de Barleux, qui est tenu par l'ennemi.

12 décembre 1916. — Pour se rendre aux premières lignes, il faut traverser d'abord le ravin de Flaucourt. C'est un nid de batteries. Et, comme, à la guerre, le feu appelle le feu, c'est un lieu malsain...

Un boyau le franchit, jonché de corps étranges, qui nagent dans la boue. Quelque part le fond du boyau forme une proéminence moelleuse

sous les pieds : c'est le ventre d'un cheval, sur lequel passent toutes les relèves, et qui maintenant fait corps avec la boue. Comment cet animal est-il venu crever là ?

Puis, de l'autre côté du ravin, le boyau débouche devant les ruines de Flaucourt. Sur la crête se dresse le squelette d'un moulin à vent, qui étend au-dessus de la plaine ses grandes ailes brisées... Ensuite on franchit une route, jonchée de flaques rouges, et on pénètre dans le labyrinthe des tranchées.

Au fond de ces tranchées croupit cette chose effroyable, qu'on appelle la boue de la Somme, et dans laquelle se plongent chaque jour, avec les mêmes mots, des milliers et des milliers d'êtres !...

Vous voici enfin au bord d'un petit ravin, troué comme une écumoire. Vous êtes dans la tranchée de première ligne. Des guetteurs, des observateurs d'artillerie sont là, muets, les yeux fixés sur le grand sillon fauve, qui court sur l'autre rive du ravin. C'est la tranchée allemande. A quelques pas derrière elle s'allonge la lisière de Barleux. Des pans de mur, quelques carcasses de maisons, c'est tout ce qui reste du pauvre village, que l'obus, chaque jour, émiette un peu plus, et dont les débris recouvrent le sol d'une couche uniforme.

Au loin, devant vous, se profile une ligne d'arbres, entre lesquels apparaissent, çà et là, quelques toits rouges. C'est le canal de la Somme,

et le village d'Eterpigny. A gauche, sur la hauteur, ce tumulus entouré de quelques manches à balais, c'est la Maisonnnette avec son parc. Et, à droite, cet éperon rocheux, incliné sur le ravin, c'est un saillant tenu par nos chasseurs. Sous l'écume qui le fouette, on dirait un récif battu par la tempête...

15 décembre 1916. — Ce matin, dans un beau ciel d'hiver, deux avions se pourchassent à coup de mitrailleuse. Tout le monde est sorti des cagnas pour assister à ce duel, qui se déroule au-dessus de nos têtes. L'avion boche, gagné de vitesse, cherche à s'esquiver par d'habiles virages, mais d'un coup d'aile le nôtre l'a rejoint. C'est une lutte à mort entre les trois couleurs, qui scintillent au soleil, et la croix noire qui fuit devant elles. Soudain on voit l'oiseau blessé étendre les ailes du côté de ses lignes. Mais, privé de son vol, déjà il n'est plus qu'une bête inclinée vers le sol. L'avion baisse, baisse... Puis, rasant nos tranchées, il va tomber entre les lignes adverses. C'est un délire de joie parmi nos fantassins, peu habitués à ce genre de visite! Déjà les fusils braqués de la tranchée abattent le pilote, qui cherche à fuir dans les lignes allemandes. Quant à l'appareil, toutes les batteries du secteur se le disputent entre elles, et bientôt, de la silhouette fine de l'oiseau, il ne reste plus qu'une ignoble carcasse...

18 décembre 1916. — Quelques antres obscurs, reliés par un couloir, où l'on descend par une échelle branlante : voilà le P. C. du groupe.

Dans chaque case il y a place pour deux couchettes superposées, et pour une table étroite, sur laquelle se consume une chandelle plantée dans un pot à moutarde. Quelques plans directeurs y voisinent avec les restes du déjeuner. C'est le royaume de la nuit. Même au jour radieux de la victoire, nul rayon de soleil n'y pénétrera... Chaque matin, un des adjoints est de service pour sonner le réveil, car aucun signe extérieur n'y annonce la marche du temps.

La veillée se passe à jouer aux cartes, et quel tableau pour un peintre que cet antre livide, avec tous ces visages penchés dans la fumée des pipes, à la lueur jaunâtre des chandelles!...

20 décembre 1916. — La 29^e vient d'être désignée pour appuyer l'attaque, que doit mener contre Barleux la brigade Bernard du 12^e corps. Elle doit, à travers ce dédale de ruines, ouvrir la marche de l'infanterie. Puis, à certains carrefours, le feu doit stopper, pour rebondir ensuite, et se fixer aux lisières du village.

Mais comment repérer ces carrefours de nos observatoires, où toutes les ruines se projettent les unes sur les autres suivant le même chaos?

Un aviateur a été chargé de cette besogne, et tout à l'heure, dans le pâle soleil, il a réglé la batterie sur ses divers objectifs.

D'autres attaques, paraît-il, doivent se déclancher, en même temps, de part et d'autre de Barleux, et toute la X^e Armée se porter d'un bond sur le canal de la Somme.

23 décembre 1916. — Voulant voir de près un de ces villages martyrs, sur lesquels a roulé le flot de la bataille, je suis allé visiter Becquincourt, le plus proche de nous.

Ici on dirait qu'une faux géante a taillé au ras du sol... Toutes les maisons se sont abattues avec le même geste, et partout, à leur place, gisent les mêmes tas...

Ça et là, pourtant, le sinistre faucheur a oublié un mur, ou peut-être l'a-t-il laissé exprès pour marquer son œuvre, comme le bucheron laisse quelques arbres, ou le bourreau quelques têtes... Au centre du village, entre trois squelettes d'arbres, s'élève un grand Christ mutilé, et le bras qui lui reste, montrant les lignes allemandes, semble maudire les barbares...

Plus loin, et un peu à l'écart, apparaissent de grandes poutres calcinées, tendues sur le ciel comme des traits de deuil: un ancien hangar sans doute.

Avec toutes ces pierres éparses quelques territoriaux se sont construit des cagnas, et de ces ruines habitées s'élèvent de minces filets bleus, qui s'épanouissent comme de nouvelles fleurs de vie...

25 décembre 1916. — Cette nuit, au P. C., la messe de minuit fut célébrée en grande pompe. Les assistants remplissaient le couloir, au fond duquel avait été dressé l'autel.

Soudain les profondeurs souterraines se mirent à trembler, comme au bruit des marmittes, lorsque, de sa voix puissante, le Dr Chappoy entonna le « Minuit Chrétien », et, peu à peu, descendit le calme de la nature avec les stances champêtres, que roucoula le lieutenant Sarterne...

Puis on réveillonna par petites tables, parce qu'il n'y avait pas place pour d'autres, et, pour terminer la fête, le commandant Audouit récita des vers de Leconte de Lisle...

28 décembre 1916. — Toutes les attaques en projet sont décommandées. Quelle en est la cause? Est-ce la boue ou la politique? Peut-être les deux réunies, car elles vont souvent ensemble... Tout le monde, pourtant, était plein de confiance, et les fantassins eussent cent fois préféré attaquer, que demeurer, les pieds gelés, dans les tranchées.

Et puis l'heure n'est-elle pas venue de cueillir les fruits de tant de combats? C'est l'hiver, il est vrai, mais les fruits gelés ne tombent-ils pas mieux que les autres?

Le 10 janvier arrivait l'ordre de la relève, et, dès la nuit suivante, le groupe du 52^e, celui-là même qui nous avait succédé à Sormont, venait,

à son tour, nous relever ici. De Cappy, où il s'était reformé, le groupe, dans la matinée du 12, se mettait en route pour Aubigny.

Ah! ce démarrage du champ de boue, qui servait de parc aux batteries, ce marécage de Cappy, au milieu duquel s'ébattaient, avec leurs grandes bottes d'égoutier, quelques gendarmes chargés de l'ordre public! Et ces lourds camions, qui frôlaient la colonne, nous éclaboussant de la tête jusqu'aux pieds!...

Pauvres chauffeurs qui, jour et nuit, sillonnez ces routes défoncées de la Somme, qui dira votre obscur mérite? Et puis n'êtes-vous pas la Providence du pauvre permissionnaire, jeté, à son retour, dans quelque gare lointaine de ce pays perdu, et que vous prenez avec vous, quand vous pouvez le porter sur le chemin de sa tranchée ou de sa batterie? Sur vos sièges cahoteux on s'empilait jusqu'à refus. J'ai vu, un jour, un colonel, tenant un poilu sur ses genoux!...

Le 14 janvier, par une nuit glacée, la 29^e se portait à Longueau, pour embarquer. Grippé, claquant des dents malgré la fièvre qui me brûlait, je montais avec mes officiers dans un wagon ouvert à tous les vents, que la compagnie nous avait généreusement octroyé! Sur la paille que nous avions étendue, par les carreaux brisés, le froid pinçait dur...

Après 40 heures de voyage, nous débarquions en gare de Corcieux. Toute la nature dormait,

engourdie sous la neige; les routes étaient recouvertes de glace, et, dans la nuit obscure, les chevaux faisaient d'horribles glissades...

Comment ai-je pu, parcourir à pied les quatre kilomètres qui séparaient la gare du cantonnement? Mais déjà, avançant la colonne, Bordet, mon fidèle fourrier, m'avait préparé un gîte...

Ainsi la Division retrouvait ses chères Vosges, et, avec un nouvel enthousiasme, saluait ces rudes sommets, au pied desquels elle savait devoir trouver d'accueillantes chaumières. Allait-elle, encore une fois, escalader ces montagnes? Allait-elle gravir ces pentes neigeuses, que l'Alsace nous tendait comme des mains blanches?... Ou bien revenait-elle ici, simplement par cette loi d'attraction, qui s'exerce sur toute l'humanité, et ramène les individus vers leurs premières amours?...

CHAPITRE IX

UN SECTEUR DEVANT SAINT-DIÉ

Depuis le 25 janvier la division occupe le secteur de Saint-Dié, où elle s'étale sur un front de 25 kilomètres, de Raon-l'Etape au col de Sainte-Marie-aux-Mines. Nos trois groupes se partagent ce vaste territoire, dans lequel sont égrenés aussi quelques canons de vieux modèle.

Je commande le sous-secteur sud de la Fave, qui a son siège à Ban-de-Laveline. Mon P. C. est à l'écart du village, au bord d'une coquette rivière, qui descend de la montagne voisine. D'autres cagnas font suite à la mienne, sur la petite berge. Il y a celle du capitaine Bornet, joyeux et sympathique camarade, qui commande l'artillerie lourde de ce secteur.

Devant nous se dresse la muraille des crêtes, où passait l'ancienne frontière, et où s'est stabilisé le front après les premiers combats. Sur ces crêtes se déroule la molle fourrure des

forêts de sapins ; ça et là une petite place apparaissait, comme mangée des mites... Ce sont les points de friction, ceux où la lutte, chaque jour, se poursuit à coups de minen.

La 29^e est perchée sur la montagne, en face du col de Sainte-Marie. Sous sa cuirasse de neige, et le dôme poudré de ses grands pins, elle est, dans cette nature morte, la seule expression de vie. Son plus proche voisin est le petit hameau de Brehaingoutte, blotti dans un pli de la montagne.

Les deux autres batteries sont échelonnées dans la vallée de la Fave, l'une vers Combrimont, l'autre vers Le Paire.

L'immense secteur dort enseveli sous la neige. Les montagnes blanches étincellent au soleil d'hiver. De loin en loin un coup de canon fait vibrer l'air glacé. Vers le Violu un minen éclate, dont l'écho gémit de vallée en vallée, réveillant un instant toute cette nature engourdie. Dès la tombée de la nuit le froid pince dur ; la neige crie sous les pas des corvées qui rentrent, le soir, de la montagne...

A l'autre bout de la vallée, dans la nuit glacée, de petites lueurs défendues filtrent ça et là sous une porte, derrière un volet. C'est la ville de Saint-Dié. A travers ses rues obscures quelques ombres déambulent, des gavroches passent en sifflant, emmitouflés jusqu'aux oreilles. Des militaires flânent sur le trottoir, les mains dans les poches de leurs capotes. Ça et là une porte

s'entr'ouvre, jetant sur le pavé un flot de lumière bleuie par la fumée des pipes, en même temps que les accents criards d'une madelon ! Plus loin une bande de sous-lieutenants s'engouffre chez Mariette.

Mariette ! qui ne fut à ton magasin visiter l'œuvre qu'un jour fonda ton cœur hospitalier : le baiser du combattant ! Tu as embrassé la moitié de l'armée française, et tes lèvres ont le goût âcre de l'humanité ! Sur elles c'est toujours un camarade qu'on embrasse ! Le vieux général qui a tapoté tes joues roses, et le petit lieutenant qui t'a mordu la lèvre, tous ont été à ton comptoir les passants du baiser... Combien sont partis à l'assaut, en tenant à la main un petit mouchoir de chez toi, qu'ils ont rapporté tout rougi, ou qui est resté là-bas, piqué dans la terre...

* * *

Le secteur confié à la 29^e s'étend de la cote 766, un des bastions de notre ligne, à la route de Sainte-Marie-aux-Mines.

Impossible de rêver plus belle promenade !

Vous montez pendant deux heures, sous de grands sapins, par un pittoresque sentier, qui vous conduit, au bruit des sources, à un de ces villages nègres que la guerre a semés un peu partout. Là, sur un parterre de sable fin, s'élèvent d'élégantes cabanes. Une petite chapelle dresse son clocher entre les sapins, si près que son coq paraît posé sur une branche...

C'est le P. C. du sous-secteur. Quels que soient ses occupants, fantassins ou chasseurs, vous êtes sûr d'y trouver le plus cordial accueil. La popote y est fort gaie, et la liaison des armes s'y exerce de la manière la plus heureuse.

C'est là que commence le boyau, qui conduit à la cote 766. Peu à peu les sapins se déplument, les entonnoirs apparaissent, et bientôt se dresse la morne silhouette des fûts décapités.

Puis on pénètre dans un sol hérissé de rochers, mais il faut se baisser, car, de la gauche, l'ennemi enfile le boyau. Des hommes y ont été abattus par des balles. Enfin voici l'observatoire. C'est un blockhaus, sur la crête. Le boche est à quelques mètres plus bas. Des chevaux de frise, jetés les uns sur les autres, servent de barricade, et dérobent aux vues la tranchée allemande.

Puis, glissant vers le sud, on longe la crête, et l'on quitte cette zone de mort. On descend l'arête du Chena, où la forêt recommence à dresser ses cimes majestueuses. La tranchée serpente sous les pins, au bord du ravin de Blanc Ruisseau, où, chaque soir, s'avancent les petits postes ennemis. Une nuit, rampant à travers les genêts, des boches sont venus nous enlever une sentinelle dans cette tranchée.

Ou bien on repasse par le P. C., et alors, par un sentier qui contourne la position, on s'engage dans le ravin de Beau-Soleil. Au-dessus de vous se dresse la cote 766, comme un grand vaisseau hérissé de mâts. Puis, longeant les

pententes boisées du Chéna, on descend vers la vallée. Devant vous, au soleil couchant, étincelle la neige dorée des sommets, jusqu'à la montagne du Bonhomme. Et, comme on arrive au fond de la vallée, tout à coup, au pied du Chéna, apparaît le petit village de Wissembach.

La perle du secteur que ce hameau, enchâssé dans des montagnes, qui le dominent de trois côtés, et ne le laissent voir qu'au dernier moment, à un tournant du petit ravin!

Sur la route de Saint-Dié à Sainte-Marie, il était, avant la guerre, le dernier village français avant la frontière. Par une curieuse coïncidence, il était encore, pendant la guerre, le dernier que nous tenions sur cette route. Au mois de septembre 1914, après diverses fluctuations, le front allemand s'était arrêté devant lui.

Impossible d'y pénétrer de jour par la route de Saint-Dié: l'accès en est surveillé par une mitrailleuse, braquée de la montagne qui le domine à l'Est, et dont le tir est réglé sur une maison écartée, en bordure de la route. Combien d'êtres ont été fauchés à hauteur de cette maison, dont le mur porte, comme autant de coups de cravache, les empreintes des balles?

Tout le village est vu de l'ennemi, sauf, du côté de l'église, un pâé de maisons, dont les murs forment écran. Les Allemands sont à l'extrémité est du village; nos lignes passent à hauteur de la dernière maison, un moulin. Encore celui-ci, un peu écarté, est-il, par ordre,

évacué chaque soir. Le matin, dès l'aube, nous en reprenons possession.

Pour se porter en première ligne, l'itinéraire est tout à fait pittoresque. On chemine parallèlement à la rue, dans des maisons éventrées, et ainsi, sous des toits chancefants, par une série d'escaliers et d'échelles, chevauchant toutes ces ruines, on gagne la lisière à l'abri des vues. Les garnisons successives de Wissembach ont dénommé ce chemin le « labyrinthe ».

Eh bien ! dans ce village, aux portes duquel veillent les machines allemandes, vivent encore quelques habitants. Il sont là, une cinquantaine. Parmi eux des vieillards, des femmes, des enfants, qui, sous la garde de nos avant-postes, mènent la vie rude du soldat, se ravitaillant à la nuit, travaillant le jour sous la cuirasse de leurs maisons. Plusieurs ont été tués, pour s'être imprudemment montrés, car tout être humain est indistinctement une cible pour l'ennemi. Les enfants jouent derrière les ruines. Je me souviens d'avoir vu une jeune mère, sur le pas de sa porte, allaiter son enfant, dans la même rue où, quelques instants avant, sifflaient des balles de mitrailleuse...

Singulier contraste que ce rapprochement étroit de la vie et de la mort ! Il avait pour moi je ne sais quelle attirance, et combien de fois, par une sorte de réflexe, je dirigeais mes pas vers le petit village ! J'aimais sentir qu'ici la vie n'avait pas fui devant la mort, qu'elle lui tenait tête, et

qu'à côté des tombes elle dressait des berceaux... Ah! ce petit frisson qui courait à fleur de peau, lorsque, dans la rue, au sifflement d'une balle, vous refusiez de courber la tête, parce qu'une femme passait!...

Je me souviendrai toujours de ma visite, un soir, dans ce secteur. Il faisait un clair de lune féerique, comme il y en a dans les Vosges. La neige étincelait de paillettes lunaires. Le froid était vif, et la route claquait sous les pas. Les forêts drapaient leur masse sombre; ça et là un champ, une clairière, jetaient leur note claire. Les crêtes, d'une blancheur immaculée, rayaient le ciel, comme d'un trait de craie...

Toutes ces choses géantes étaient silencieuses comme la mort. Pas un geste de vie dans cette solitude. Et pourtant, à travers le silence, combien d'âmes veillaient?

Le hameau dormait, enfoui sous la neige. Sur la montagne sombre ses ruines se profilaient comme des fleurs blanches. Des moignons, tendus vers le ciel, jetaient à côté d'eux leur ombre noire. Au tournant de la rue s'élevait une carcasse béante, d'où se détachait un clocher fin et mince, qui dominait la nuit, comme le destin. Un obus l'avait décapité, et le coq, l'aile cassée, restait accroché là haut, prêt à chanter encore.

Sur toutes ces choses mortes une idée vivait, qui hantait la nuit, et chacune de ces ruines apparaissait comme une main levée vers le ciel. Au travers de chaque orifice filtrait une étoile,

qui avait adopté la ruine, et tout le firmament tenait dans le petit hameau, devenu tout à coup plus grand que lui...

A quelques pas de là, les mains collées à l'acier de leurs armes, le regard tendu dans la nuit, des hommes veillaient. Et sans doute la lune moqueuse leur jouait-elle de vilains tours avec son bataillon d'ombres, qu'elle avait levé cette nuit ! Tandis que le petit soldat épiait les moindres bruits, son oreille attentive ne percevait que le bruissement presque irréel de la brise à travers la cime des grands pins. Et durant les longues veilles passées ensemble, cette brise n'est-elle pas devenue l'amie du soldat ? Car n'est-ce pas un peu la chanson du pays qu'elle murmure à ses oreilles, celle qui a bercé ses soirs d'enfance sur la lande bleue, où il faisait paître son troupeau ?...

Oh ! le silence impressionnant de ces villages qui veillent au contact de l'ennemi... On croit être seul, et cependant, autour de soi, partout de la vie cachée qui retient son souffle, de la vie prête à jaillir ! Les heures se succèdent, sans qu'on perçoive le moindre bruit. Et pourtant ces armes, ces canons chargés, ces obus prêts à bouleverser l'espace, toute cette formidable machine de guerre suspendue à un fil ? Il suffit que l'un de ces êtres invisibles dise « oui », pour que l'œuvre de mort s'accomplisse, pour que, tout à coup, le fleuve endigué se déchaîne...

Tout était calme. L'homme n'avait pas dit « oui ».

Et comme je sortais de Wissembach pour regagner mon P. C., au moment où j'atteignais la maison isolée, une volée de balles sabra la nuit, faisant lever sur la route une gerbe d'étincelles, pareilles à des paillettes d'or.

A travers le silence glacé des choses, des âmes veillaient...

..

Depuis le 20 mars le P. C. du sous-secteur est transféré à Gemaingoutte, dernière localité avant Wissembach. Singulier village avec ses deux rues, l'une bordée de ruines, l'autre de maisons intactes ; l'une parallèle à la vallée, et enfilée des observatoires ennemis, l'autre, perpendiculaire à celle-ci, et abritée par un contrefort de la montagne... J'occupe avec l'aspirant Debroise, mon nouvel adjoint, la maison qu'habitait, à l'extrémité du village, le capitaine de Corlieu, appelé en Orient avec sa batterie de montagne. Nos journées se passent à arpenter le secteur, à l'affût de quelque tour à jouer aux boches.

D'un observatoire que nous avons découvert sur la montagne de Beulay, nous avons repéré, à d'indiscrètes fumées, les cuisines boches de la cote 766. Et un beau jour, à l'heure de la soupe, toute une bordée de 75 s'est abattue sur les marmites...

Une autre fois, l'un de nous avait déniché, derrière un savant camouflage, le toit d'une cagna boche qui devait, sans aucun doute, servir de

P. C. à quelque « huile » du secteur. La cagna fut traitée comme les marmites. Plusieurs explosifs entrèrent par le toit, et mirent le feu à la baraque, qui devint la proie des flammes. « Ça fera de l'huile bouillante ! » avait dit le pointeur... Plusieurs fois, aussi, nous avons fait sauter la fameuse mitrailleuse, qui sabrait les rues de Wissembach, mais, à chaque fois, une autre avait surgi du flanc de la montagne, et toujours l'horrible bruit de mort claquait au-dessus de la vallée...

Vers le début d'avril la 29^e passa dans le secteur nord de la Fave, pour remplacer le premier groupe, envoyé au repos. Elle s'établit en deux sections, sur les pentes nord du Bois de la Burre, l'une aux Chonceaux, l'autre à Chatel. Mon P. C. fut Saint-Jean-d'Ormont, où je relevai le capitaine Balay, sympathique camarade du premier groupe. C'était, un peu à l'écart du village, un élégant chalet, que j'eusse volontiers loué après la guerre ! Du balcon la vue plongeait sur une coquette rivière aux eaux claires, sur lesquelles se penchaient de grands arbres.

Aux alentours c'était comme une petite Suisse. D'un côté s'élevait l'imposante silhouette de l'Ormont, drapée de sa majestueuse cape de sapins, dont les pans traînaient jusque dans la plaine. De l'autre, se déroulait la petite vallée de Denipaire, avec ses paturages, ses moulins, ses scieries. Au bord de la route se dressait une haute crête boisée, la barrière du Ban de Sapt.

Non loin du P. C., apparaissait un étrange massif de verdure. Pour le passant non initié, cela semblait je ne sais quelle fantaisie de la nature, quel fruit précoce de la verte saison ! C'était, en réalité, une batterie lourde sous sa coque de rafia. Devant chaque pièce un grand panneau se rabattait pour le tir, ouvrant une fenêtre dans le ciel, et, quand la coque était fermée, on voyait s'épanouir, au bord du chemin, cet ilot de printemps...

Le printemps ! voici qu'il commençait, d'ailleurs, à travers les dernières giboulées, à jeter, lui aussi, sur ces bois sa grande cape verte. Sur les pentes de l'Ormont, les sources, gonflées par la fonte des neiges, jaillissaient en cascades tumultueuses, et, sur la noire chevelure de la montagne, brillaient, comme ces rubans d'argent, que les femmes se mettent autour des cheveux.

A travers cette nature qui s'éveillait, les promenades de secteur devenaient une chose exquise. Par une route nouvellement construite au flanc de l'Ormont, on gagnait, sous un dôme de pins géants, les pentes orientales de la montagne, et l'on arrivait en face d'un col, que chevauchaient les tranchées, pour rejoindre le bassin de la Fave. C'était ici le P. C. du 121^e bataillon de Chasseurs. A partir de là, notre première ligne cheminait au bord d'un pittoresque vallon, sur l'autre versant duquel courait la tranchée ennemie. Toutes deux serpentaient, capricieuses, tantôt restant sur la crête à la lisière des bois,

tantôt poussant, à la demande d'un bosquet, une pointe hardie jusqu'au fond du vallon.

Un jour que je parcourais ce secteur avec le commandant Vincent, le chef du 121^e Bataillon, je m'étais arrêté en face d'un créneau, pour jeter un coup d'œil sur la ligne ennemie. Soudain, à l'instant où je retirais les yeux du créneau, un coup de fusil claqua d'un bosquet voisin : la balle pénétra par la lucarne, et s'écrasa dans la tranchée à côté de nous.

On arrivait ainsi devant les hameaux du Fraiteux et de Launois, tapis au fond du petit vallon, et dont quelques maisons seulement étaient occupées. Dans l'un d'eux l'église était neutre : seules, quelques patrouilles s'y glissaient à la nuit.

Singulière destinée que celle de ces hameaux, blottis entre les lignes adverses, sous le feu de deux tranchées ! Trop près de l'une et de l'autre pour servir de cible à l'artillerie, ils devaient à cette circonstance d'être à peine démolis.

Des heures entières vous cheminiez ainsi, côtoyant la mort à chaque pas. En face de vous, derrière les buissons en fleurs, des fusils étaient braqués, prêts à vous abattre, pour peu que vous vous montriez.

Pourtant quel calme dans cette nature qui partout s'épanouissait ! Ah ! cette terre qui finissait au bord du petit vallon, comme on la chérissait davantage, à mesure qu'on approchait de ses bornes ! On eût dit que ces derniers arpents

étaient comme la frange d'un drapeau... Et cette mélancolie, qui vous étreignait jadis au contact d'une frontière, quelle tristesse elle devenait ici, en face de toutes ces choses exilées derrière ces barrières de mort ! Pourtant ces bois chantaient comme les autres, ces landes, elles aussi, se paraient de fleurs... Le printemps, ce grand neutre, avait franchi les tranchées, il s'épanouissait aussi là-bas, et de cela on lui gardait une inconsciente rancune...

Plus loin c'était la Fontenelle, avec son village meurtri, et sa colline striée de tranchées, qui dominait tout le Ban de Sapt.

Au retour, on s'arrêtait un moment au P. C. du commandant Burtschel, l'ardent chef du 106^e Bataillon de Chasseurs, qui commandait ce sous-secteur. J'aimais voir dans les yeux bleus de cet intrépide Alsacien briller la haine du boche...



Le 2 mai nous arrivaient les ordres de relève

Non, la 129^e n'était pas destinée à ces sortes de secteur, qui n'étaient que des paliers sur sa route. Et puis, on se battait avec rage sur le Chemin des Dames...

Dès le lendemain la 63^e Division venait nous relever. J'étais, moi-même, remplacé à Saint-Jean-d'Ormont par le capitaine Lequerré du 116^e d'Artillerie. Dans la nuit du 4 au 5 mai le groupe se portait à la Houssière, et, le 6, il

gagnait Bruyères. Dès le lendemain on se remettait en route, et on s'arrêtait à La Baffe, localité voisine d'Epinal.

La 129^e allait faire ses grandes manœuvres au camp d'Arches.

Depuis le 1^{er} avril ses trois groupes s'étaient réunis pour former le 231^e régiment d'Artillerie, et le groupe du 44 s'appelait aujourd'hui le 3^e groupe du 231^e.

Mais, héritier d'un lourd passé de gloire, il restait l'ancien groupe Carvallo, le groupe de la Vaux Marie... C'est sous ce nom qu'il s'était fait connaître au boche...

CHAPITRE X

LE CHEMIN DES DAMES

Le 30 mai la division abandonnait la petite guerre, pour reprendre la grande.

Le groupe quittait La Baffe, et se portait à Girancourt, où il embarquait le 1^{er} juin, dans la soirée. Le lendemain il débarquait à Esternay, localité voisine de Sézanne, et gagnait le cantonnement de Mondauphin, qui lui était destiné. Mais, comme toujours, les premiers arrivés s'étaient adjudgé le bon morceau ! On dut chercher asile dans les écarts, où l'on trouva quelques fermes inoccupées, voire même un petit hameau, du nom de Fouchicourt, qui fut dévolu à la 29^e.

On vécut là, à l'ombre moelleuse des vergers, quelques jours paisibles, qui furent un repos salubre après les durs combats du camp d'Arches...

Le 11 juin, à une heure du matin, on était alerté, et on se remettait en route. On se portait à Château-Thierry, qu'on traversait trompettes

en tête, et l'on s'arrêtait dans des hameaux voisins. La 29^e cantonnait aux Coupettes.

Le lendemain la marche reprenait, et nous conduisait au village d'Armentières. Une batterie s'installait dans un vieux château délabré, qui, au cours des guerres passées, avait dû abriter déjà bien des militaires, et dont les deux tours pointues s'élevaient au-dessus de l'entrée, comme deux épées.

Le 13 juin le groupe arrivait à Braisne, où grouillait un peuple de soldats aux couleurs bariolées. On était dans le Soissonnais, ce grand verger de France, ce pays aux vertes collines, dans le flanc desquelles s'ouvraient d'immenses « creutes », où s'engouffraient des bataillons entiers. Des crêtes se déroulaient à perte de vue, pareilles les unes aux autres. Et chacune portait à l'écart, comme une initiale, un grand arbre touffu, orme, tilleul ou peuplier... En plantant ces signaux, nos pères avaient-ils prévu qu'un jour une guerre géante ravagerait ce pays, et que, sur toutes ces crêtes tondues, il ne resterait plus, pour les distinguer, que cette marque séculaire ?...

Dès le lendemain, 14 juin, les reconnaissances partent en auto, puis reviennent le soir, chercher les batteries. Les positions sont dans un petit bois, auprès de Verneuil-Courtonne. Nous y relevons le groupe Naudin du 233^e d'artillerie, dont la mission était de faire barrage sur la crête du Chemin des Dames, vers le tilleul de Courtecon.

16 juin 1917. — Dès le matin le bombardement fait rage dans le bois, autour des batteries. Les fusants crèvent par volées. Un 105 s'abat sur la voiture téléphonique, au moment où le maréchal des logis Bléreau, monté sur le marchepied, cherchait un appareil dans le coffre de la voiture. Frappé en pleine poitrine, le malheureux chavire, et meurt entre les bras de deux camarades qui l'emportent.

C'était un brave et dévoué serviteur qui s'en allait... Il était le chef de l'équipe téléphonique du groupe, cette petite troupe dont personne ne dira assez l'ingrate besogne et l'obscur dévouement. C'étaient ces gens qui s'en allaient, jour et nuit, cherchant à relier ces deux zones de mort : les positions de batterie et les tranchées de première ligne.

Combien tombaient dans un obscur boyau, enfouis par l'obus, perdus dans la foule des morts anonymes !...

17 juin 1917. — Je pars avec le capitaine Monnot en reconnaissance de secteur. Nous grimpons sur l'éperon de Baulne et Chivy, qui s'allonge vers le nord en direction des premières lignes. Au pied d'un gros tilleul, seule ombre sur cette côte dévastée, nous pénétrons dans un lacs de tranchées, qui porte encore l'empreinte d'une lutte acharnée. Puis, par d'étroits boyaux, où la chaleur s'engouffre, soulevant partout des odeurs de cadavre, nous descendons à travers le

bois tondu des Grelines. Nous arrivons à un vallon, crevé d'entonnoirs, au fond duquel croupit une mare immonde, d'où émergent des corps informes, livrés aux mouches... A partir de là le terrain remonte jusqu'à la crête du chemin des Dames, et, à mi-pente peut-être, au travers d'un taillis déchiqueté, sont tapis nos postes avancés.

C'est le 114^e bataillon de chasseurs qui est en ligne. Son chef, le commandant Guillot, auquel nous rendons visite, nous retient aimablement à déjeuner. Puis, de là, nous piquons, à travers le bled, sur le canal de l'Oise à l'Aisne, que nous rejoignons au sud de Bray-en-Laonnois, et nous nous engageons sur le chemin de halage.

Quel spectacle navrant que ce canal, qui n'est plus qu'un lit de boue croupissante, au fond duquel gisent, éventrés, des trains de péniches, surpris là par la guerre, et coulés avec leur chargement!...

Il fait une chaleur torride. Le soleil, de ses feux implacables, enfile le chemin que nous suivons. Nous allons, courbés sous les durs rayons, qui transpercent, comme des flèches, l'atmosphère immobile, enjambant des cadavres d'arbres, couchés en travers du chemin. De temps en temps un fusant vient crever au-dessus de nous, car, sans doute, des hauteurs de Courtecon, le boche suit notre marche.

Bientôt nous obliquons à gauche pour rejoindre nos batteries. Nous évitons le village de Verneuil, où l'ennemi a pris pour cible le château,

et pénétrons dans notre petit bois, en même temps qu'une rafale de fusants...

22 juin 1917. — Cette nuit le groupe a quitté ses positions, pour se porter vers un secteur voisin, où la division vient d'entrer en ligne, car, ici encore, nous étions des invités... Après avoir cheminé toute la nuit, sous la pluie, à la lueur lointaine des fusées, on arriva à Chassemy. Le village grouillait de troupes. Plus loin, une corne de bois restait disponible. On nous l'adjudgea. Les tentes furent dressées dans un marécage de boue, et, toute la matinée, on entendit le petit cri lugubre des toiles cinglées par la pluie. Puis, peu à peu, le temps s'éclaircit, et dans le ciel pâle se mirent à ronfler des moteurs. Des explosions retentirent un peu partout : des bombes lancées sur les innombrables bivouacs, dont les bois étaient émaillés, ou sur ces hangars d'aviation, qui étalaient là-bas leurs grandes toiles gonflées par le vent.

Sur la route de Vailly, au bord du bois, c'était un continuel roulement de caissons montant vers le bataille.

23 juin 1917. — Vers 4 heures du soir départ des reconnaissances. On se porte à Vailly, où on laisse les chevaux, et l'on continue à pied. On prend la route de Chavonne, puis, après la sortie du bourg, on s'engage dans un chemin creux, qui monte vers le nord. C'est là

qu'est le P. C. de la division. On nous apprend que la position à occuper est quelque part sur le plateau. On nous cite même le nom d'une ferme voisine, la ferme de Folemprise, mais on a soin d'ajouter qu'il n'en reste plus rien ! Le nom est resté à la position, en attendant que celle-ci soit elle même démolie.

A quelques pas d'ici prend naissance un boyau par lequel on grimpe sur le plateau. Tandis que nous montons, courbés sur le sol rocailleux, des obus cinglent autour de nous. L'un d'eux tombe en plein sur le boyau ; des terres s'écroulent, au travers desquelles nous nous frayons un passage.

Nous voici devant la fosse Margot, vaste « creute » qui s'étend sous la colline, et dans laquelle s'abritent divers P. C. Là dedans c'est l'éternelle nuit. Ça et là, à la lueur livide d'une chandelle, apparaît un pan de muraille, le long duquel suintent des gouttes d'eau. Il y flotte une vague odeur de cadavre, dont l'origine n'a jamais été précisée. Par des canons toujours braqués le boche monte bonne garde devant l'entrée : combien ont été tués au moment où, se croyant sauvés, ils en franchissaient le seuil !

Maintenant il fallait traverser le plateau, et gagner un bois, qu'on apercevait là-bas. D'ici là c'était une mer d'entonnoirs, étalant les uns sur les autres leurs lèvres boursouflées. Chaque obus avait brisé ce sol durci par la sécheresse, et des blocs de terre, comme des rochers, jonchaient pêle-mêle le terrain. A peine nous étions-nous

engagés dans ce chaos, qu'une rafale rugit à côté de nous. On se jeta dans un entonnoir. D'autres suivirent, sabrant les airs de leurs éclats. Des morceaux d'obus s'abattirent à côté de nous, mordant le sol de leurs dents luisantes. « Il s'agit de gagner le bois », dit le guide qui nous accompagnait. Et ce disant, il montrait l'horizon, d'où s'élevaient de grandes fumées noires. « Le ciel est chargé, aussi, là-bas », fit remarquer l'un de nous. Mais il paraît que là-bas on trouvera un boyau. Comme on demandait au guide si ça tombait souvent comme aujourd'hui, le brave homme répondit qu'il était le dernier agent de liaison de son groupe : tous les autres avaient été fauchés sur ce plateau... Un peu plus loin, dans un pli de terrain, se blottissait une batterie de 75, vouée au sacrifice. A côté d'elle des entonnoirs contigus s'étalaient, comme une fosse déjà creusée. Vers le centre du plateau se profilaient quelques carcasses de bâtiments : « la ferme de Rouge Maison », dit le guide.

Enfin nous voici dans le boyau, à l'intérieur du bois. Partout des fils hachés, des branches brisées, des terres éboulées obstruent le passage. A droite nous longeons le ravin d'Ostel, large coupure au fond de laquelle chemine la route de Vailly à Braye-en-Laonnois. A mesure que nous avançons, le taillis est plus déchiqueté ; bientôt le boyau devient impraticable.

Comme nous approchions de la corne du bois, tout à coup, devant nous, se déclanche un

violent marmitage. Des éclats fendent l'air comme des flèches. Tapis dans le boyau, nous attendons que l'orage soit passé. La chaîne des éclatements nous dessine le contour des positions. De la corne du bois, fortement pilonnée, les panaches noirs suivent l'arête du plateau. Quelques-uns s'égrènent au long des pentes abruptes, qui tombent sur le ravin, et leur fumée s'en va lécher de petits rectangles noirs, qui s'étagent sur ces pentes. Ce sont les entrées d'abris. Parmi ceux-ci s'en dévoile un, plus grand que les autres : c'est le P. C. du groupe. Un peu au-dessous de la crête se dressent des sortes d'auvents, soutenus par de grands piquets. Ce sont des tentes de rafia, qui camouflent les pièces.

Enfin nous voici au P. C. Tout de suite, comme il arrive en pareil cas, nous devenons ces êtres sympathiques, autour desquels chacun s'empresse. De tous côtés on nous tend des mains, des cartes, des plans directeurs... Ces visages graves commencent à s'éclairer. De petits rires fusent dans les coins. Le téléphoniste sourit à son tableau, et rien qu'à l'intonation de ses appels, on sent un homme content. Décidément la position ne vaut pas cher !...

Alors devant un plan directeur, éclairé par une bougie, les rôles sont distribués. La 29^e occupera l'emplacement de gauche, à la corne du bois ; la 28^e s'établira au centre, sur la position de crête ; quant à la 27^e, elle relèvera la batterie de droite,

un peu plus éloignée. Pas de jaloux possible : des marmites, il y en aura pour tout le monde !... Le groupe a pour mission de faire barrage en avant des carrières S^{te} Berthe, depuis la ferme de la Royère jusqu'au carrefour des Bovettes. C'est un des plus durs secteurs du Chemin des Dames, car, ici surtout, l'ennemi livre des combats acharnés, pour nous chasser de la crête.

Comme nous arrivions à la route d'Ostel, un second marmitage s'abattit sur les batteries, et de nouveau l'arête du plateau se piqueta de gros panaches noirs : d'en bas on eût dit une rangée de pots de fleurs au bord d'une terrasse... « Voulez-vous mon avis ? me dit Perrin d'un air grave. Eh ! bien, le Linge, l'Hartmann, Verdun, ça pourrait bien être de la fiente de singe à côté de ça !... » Je m'inclinai devant cette forte parole.

Il était 10 heures du soir, lorsque nous fûmes de retour au bivouac. Une heure après, une section par batterie roulait vers les positions. Les autres devaient monter la nuit suivante.

25 juin 1917. — Hier soir, comme le deuxième échelon montait aux positions, il fut pris sous un des tirs à gaz les plus violents que je vis dans cette guerre.

Ah ! ces hommes, ces chevaux, qui tourbillonnaient dans l'air empesté ! Que faire ? Arrêter le mouvement, laisser les sections au fond du ravin ? Il n'y fallait pas songer, car c'était là que

s'entassaient les gaz. Une seule chose s'imposait : mettre en batterie le plus vite possible. Et alors ce fut la ruée vers les crêtes. On entendait, dans le claquement des fouets, le râle atroce des chevaux qui piétinaient la côte, incapables d'effort, comme ces moteurs tout à coup privés de charbon ou d'essence... Les obus tombaient dru. Quelques-uns frappaient un cheval en plein ventre, et alors on dételaient ce paquet de chair, auquel collaient encore les harnais...

Dans le bois, où se trouvaient quelques cagnas, le poison s'accrochait aux branches, attaquait les abris, et, même sous les masques, l'air devenait irrespirable. Alors les hommes, comme des déments, se mettaient à courir sur le plateau, et, à la lueur des lampes électriques, dans la buée dansante du poison, on voyait défiler toutes ces ombres muettes, pauvres mendiante d'air...

Les gaz s'entassaient au fond des boyaux, et les agents de liaison, pour ne pas s'égarer dans la nuit, circulaient sur le parapet des tranchées. L'un d'eux, m'apportant un ordre, fut pris d'un vomissement de sang, et tomba à mes pieds.

Et dans l'horrible nuit l'avalanche continuait de plus belle. La nappe de gaz devenait si épaisse, que les bruits extérieurs arrivaient tamisés.

Des poitrines haletantes montaient des râles étouffés, qui se perdaient dans la nuit. Ah ! cette mort hideuse, qui se faufilait dans l'ombre, ces ténèbres bleuâtres, qui dansaient autour de vous leur muette farandole !...

Chacun pensait à la nuit de Verdun, et comparait les doses de poison. C'était il y a un an, presque à la même date. La nuit était noire comme celle-ci. Ah ! pour ces ignobles curées le boche choisissait ses ténèbres ! C'était un metteur en scène incomparable, et, afin de mieux jeter l'épouvante, il avait, pour la sombre mascarade, paré d'un monstrueux domino ces deux sœurs jumelles que sont la mort et la nuit...

Mais déjà l'aube grise ruisselait des crêtes. Quelques obus tombaient encore. Les canons avaient été montés, et les avant-trains étaient repartis. Des cadavres de chevaux jalonnaient le bord du plateau, et de grands hommes pâles, avec des cordes, les faisaient glisser derrière la crête, pour que le boche ne vit pas ces membres raidis, plantés comme des pieux devant les batteries.

28 juin 1917. — A une centaine de mètres en avant du bois s'étalent, en plein bled, quatre rectangles jaunes, qui ressemblent à de grands cercueils posés sur le sol. C'est la 29^e avec ses abris. Tout autour le bombardement fait rage, et déplie sur eux, comme un drap mortuaire, son voile opaque de fumée.

Depuis notre arrivée il n'a pas cessé. Après les obus à gaz, ce fut au tour des autres. Des coups, destinés à la 29^e, fauchent la corne du bois. Des arbres s'abattent, obstruant le boyau, qui mène aux pièces. Attaqué par les fusants

dans ses cimes, à sa base par les marmites, chaque jour, de haut en bas, le pauvre bois s'émiette. Tout autour de mon P. C., le sol est crevé d'entonnoirs. Ah ! quelle pauvre chose qu'une cagna, dans cette tempête ! Et quand on sort de là, encore tout étourdi, ne dirait-on pas que les flots géants, qui vous ont ballotté sont encore là, immobiles, devant la porte ?...

Des abris s'effondrent, des hommes sont enfouis dans la terre. Tout à l'heure, on a délivré, à coups de pioches, tout un peloton de pièce. Mais l'obus qui enterre les vivants prend un malin plaisir à déterrer les morts. Des tombes ont été jetées au vent, et une paire de tibias est venue tomber, en pirouettant à l'entrée de ma cagna !...

Les munitions sautent de tous côtés. Le soir, sur le plateau, c'est un grand feu d'artifice. Des hommes, en passant, ont reçu des douilles en plein corps. Une marmite a éventré notre tonne à eau, et depuis lors, on n'a rien à boire. Ces mendiants d'air sont devenus des mendiants d'eau !... Notre caisse de popote, elle aussi, a été réduite en éclats. Tout ce qu'on pose sur ce sol est emporté dans un souffle... Chaque jour nos lignes téléphoniques sont hachées, et le pauvre Renault passe ses nuits, dans le bled, à réparer...

A côté de nous, gît le cadavre d'une batterie. Elle a sauté avec toutes ses munitions, laissant à sa place un indicible chaos. Sur cette fosse béante l'ennemi continue à s'acharner.

Peut-être, un jour, verra-t-on, ainsi, trois

fosses au bord de ce plateau... Et peut-être, en passant devant elles, comme nous devant celle-ci, quelqu'un dira-t-il : « Ah ! les pauvres bougres »...

30 juin 1917. — La 29^e a dû quitter son emplacement bouleversé, et s'est installée au bord de la route d'Ostel. Déjà, auprès des pièces, sont creusées d'étroites et profondes tranchées, tandis qu'à la lisière d'un bois voisin s'ébauchent les abris de repos. Le P. C. est dans un bouquet d'arbres, de l'autre côté de la route. D'ici les trajectoires rasant la crête, où sont restées les deux autres batteries, et chaque rafale, en passant, claque, là-haut, comme une volée de coups de fouet.

1^{er} juillet 1917. — Le commandant Audouit étant appelé provisoirement à d'autres fonctions, je prends le commandement du groupe, et laisse la 29^e au lieutenant Barre, assisté du sous-lieutenant Cadro. Celui-ci, nouvellement arrivé au groupe, est un des premiers officiers que nous envoie la cavalerie.

C'est dans la guerre de mouvement, à laquelle il faudra bien revenir un jour, que l'allant traditionnel de cette arme trouvera son emploi. En attendant, ces camarades aideront à forger, pour l'heure de la grande chevauchée, l'outil qu'avaient en main les artilleurs de la Marne...

Me voici donc installé avec mes adjoints dans cette usine à papiers qu'est devenu, même dans

un secteur comme celui-ci, un P. C. de groupe. Chaque jour, à des heures immuables, un certain nombre de compte-rendus doivent partir. En général, ils sont peu lus par l'autorité à laquelle ils s'adressent, mais ils font bien sous son coude, et elle y tient beaucoup. Parmi ces papiers, un seul retient vraiment son attention : c'est la situation des munitions.

Ah ! le nombre d'adjoints qui auront pâli sur ce petit rectangle de papier ! Chaque jour, entre l'A. C. D. et le groupe, s'engagent à son propos d'acerbés colloques. Et le sujet est toujours le même : le chiffre d'aujourd'hui ne cadre pas avec celui d'hier, compte tenu des coups tirés ! L'erreur est, d'ailleurs, toujours du même ordre : quelques obus en secteur calme ; ici, quelques centaines ! En vain, le groupe objecte-t-il les fluctuations inévitables, d'une heure à l'autre, dans un secteur comme celui-ci. Et puis, en face d'une attaque, la consigne n'est-elle pas de tirer « sans compter » ? Mais l'A. C. D. est sans pitié, et déjà annonce de rigoureuses sanctions, lorsqu'un bombardement opportun vient faire sauter le nombre d'obus en litige !...

Il y a aussi, dans le courrier du groupe, les demandes de matériel divers, établies sur un état de modèle spécial, qu'une lettre de l'alphabet désigne à notre attention. Celles-là vont au parc, où elles attendent, pour obtenir satisfaction, que le demandeur envoie l'une des pièces de l'objet détérioré.

Aussi y dorment-elles d'un lourd sommeil !

En vain le groupe affirme-t-il que la marmite goulue n'a rien laissé de l'appareil : on ne monte pas le coup à l'administration ! Alors tout adjoint, soucieux de son métier, a toujours au fond de ses caisses une certaine quantité de débris divers, ramassés au hasard des routes, et destinés à servir, le cas échéant, de pièces à conviction !

Il y a enfin la demande d'effets, une embusquée qui quitte aussitôt la zone des armées ! Celle-là va son chemin. En très peu de temps, si vous avez demandé des chaussettes, vous recevez un colis de chandails. L'administration de l'intérieur, soucieuse de vous être agréable, tient avant tout à ne pas vous laisser les mains vides, et, quand elle n'a pas l'article demandé, a soin de vous en faire parvenir un autre, plus ou moins similaire ! Voilà tout.

Aussi, pour orienter tous ces papiers, n'y a-t-il pas trop d'un officier, auquel le règlement a très sagement donné l'appellation « d'orienteur »...

L'échelon du groupe est resté à Chassemy, et, chaque jour, le brave Rouault, fidèle messenger, arrive chargé de colis, de lettres, de journaux... C'est toute la pensée de l'arrière pour le front qui se faufile ainsi, de trou d'obus en trou d'obus, jusqu'à la ligne de feu... Il apporte aussi les derniers tuyaux de l'échelon : la relève prochaine, le départ pour Salonique ou la révolution à Berlin...

Rouault est un homme sympathique.

2 juillet 1917. — Après une séance à l'observatoire, simple créneau taillé dans le parapet d'une tranchée, j'ai poussé jusqu'aux premières lignes. Là non plus la vie n'est pas rose ! Il faut voir, chaque matin, les équipes de travailleurs réparant les dégâts de la nuit, et elles-mêmes relevées par d'autres équipes, car l'œuvre de destruction, elle non plus, n'arrête pas. Et ces hommes, qui, à présent, piochent le boyau, ce sont ceux qui ont passé la nuit à veiller derrière les créneaux, sous les bombes et les grenades ! Des trajectoires fendent l'air au-dessus de ma tête, des corps passent avec des sifflements étranges. De temps en temps une explosion secoue la tranchée...

C'est le 120^e Bataillon qui est en ligne. Le P. C. est un ancien P. C. boche, que l'ennemi n'a pas oublié ! Deux pièces de 77 lui sont spécialement affectées. Un jour un agent de liaison, frappé comme il s'engouffrait dans l'abri, tomba mort au pied de l'escalier.

Le chef de bataillon Rousseau, l'hôte actuel de ce P. C., m'accompagne dans la tranchée de première ligne. Par les brèches encore fumantes, que les minen viennent d'ouvrir dans le parapet, nous apercevons, derrière l'amas des chevaux de frise, la petite crête qui masque la ligne allemande. A droite, s'élèvent de profonds ravins boisés ; en avant d'eux court une tranchée, qui,

par endroits, va lécher la crête. C'est l'Epine de Chevregny. Je fais tirer une salve par batterie, pour vérifier le barrage. Les coups passent, rasant le parapet, et derrière la petite crête surgissent des formes humaines qui se dissipent en fumée...

8 juillet 1917. — Un fracas soudain nous fait bondir de nos grabats. Toutes les batteries ont ouvert le feu, car des fusées sont montées là-bas, à l'horizon blafard. Il est 3 h. 30 du matin. Au même moment l'infanterie téléphone qu'elle est fortement attaquée. Je donne l'ordre de continuer les barrages, et me dirige vers les batteries.

Les airs sont sillonnés de hurlements sauvages. Dans le ciel, encore chargé de nuit, se croisent deux courants contraires, l'un qui bondit là-bas, l'autre qui déferle ici. Tous deux ont le même rugissement. Une lueur pâle et chétive cherche à percer en face de tous ces souffles géants, qui se liguent pour l'éteindre... Sur le sentier, par lequel je m'achemine vers les batteries, tout à coup une voix m'appelle. Le sous-lieutenant Payen vient me chercher, car on me demande au téléphone. Les chasseurs me font savoir que, sous la pression de l'ennemi, leurs voisins de gauche ont dû céder deux lignes de tranchée : quant à eux, bien que violemment attaqués, ils conservent leurs positions, et me demandent de les protéger sur leur gauche par

des tirs énergiques. Je charge une batterie de cette mission, et prescris aux deux autres d'intensifier leur feu devant le front des chasseurs.

Nouveau coup de téléphone. Le capitaine Perrin m'annonce qu'un avion boche vient de survoler sa batterie à faible hauteur, mitraillant les servants à leurs pièces. Le sous-lieutenant Berthaud s'est posté sur le flanc de la batterie, avec une mitrailleuse, guettant le retour de l'oiseau de proie.

Je veux téléphoner à mon agent de liaison auprès des chasseurs, le maréchal des logis Ravary, mais la ligne est coupée. Sous la tempête d'obus, en un tour de main, elle est réparée, et alors j'apprends toute la gravité de la situation. A droite le boche a percé nos lignes, et marche sur nous. De ce côté, un bataillon du 359^e a été anéanti, et son chef fait prisonnier. La brèche est ouverte. La poussière qui reste en ligne suffira-t-elle à la boucher ? Devant nous, heureusement, les chasseurs tiennent bon ; en liaison étroite avec eux, le groupe les appuie de tous ses muscles.

Des blessés passent auprès de nous. On les interroge. Ils répondent par de grands gestes vagues, mais leurs regards expriment toute l'horreur de la lutte qui se livre là-bas. Quelques fuyards se mêlent à eux. Les batteries les arrêtent, et se servent d'eux pour transporter leurs obus, car les servants ne suffisent pas à la besogne. Ils racontent que les boches arrivent...

En effet, en voici un. Mais il s'avance, encadré par deux poilus du 359^e, dont un caporal, qui l'a fait prisonnier. Je le fais amener à mon P. C. et je l'interroge. C'est un Hanovrien de la 46^e division. Il déclare que douze bataillons ont attaqué à la fois devant nous. Lui-même a été capturé dans la tranchée de la Gargousse avec deux autres camarades, qui ont été tués en route par leurs propres obus. Il ne cache pas sa joie d'en avoir fini avec cette guerre, et sent bien, d'ailleurs, que la partie est perdue pour eux. Puis je le remets à ses gardiens, et prends mes dispositions pour recevoir les autres, qui approchent de nous, en liberté ceux-là ! Je fais braquer à droite du groupe les deux mitrailleuses dont je dispose, et donne à la 29^e, placée derrière nous, l'ordre de se tenir prête à balayer de ses feux la crête que nous occupons, si l'ennemi vient à y prendre pied. Elle devra aussi détruire les deux autres batteries, plutôt que de les laisser tomber aux mains des Allemands. Ces ordres donnés, j'attends les événements. La pluie tombe à torrent.

Pendant ce temps le groupe continue à soutenir la lutte engagée devant lui. Le chef du 121^e Bataillon, le commandant Vincent, me fait savoir que son front tient toujours. Malgré les plus rudes assauts, tout le terrain a été gardé. Bien plus, les chasseurs préparent une contre-attaque, qui sera lancée à leur gauche sur les tranchées perdues. Le tir ennemi se poursuit, plus rageur peut-être. J'en augure que chez le

boche tout ne va pas à souhait, car c'est là le langage habituel de ces tirs désordonnés. Les munitions sautent de partout ; des canons volent en éclats, et leurs morceaux gisent à terre, comme des membres humains. Pendant que je téléphone des ordres, un souffle satanique éteint la bougie que je tiens à la main : un obus vient de tomber à l'entrée du P. C.

La contre-attaque se déclanche et arrête l'ennemi. Les batteries sont sauvées. Puis, peu à peu, la bataille s'apaise, les tirs s'espacent. De l'arrière les coups de téléphone affluent. C'est l'heure où la paperasse reprend ses droits. On compte les obus qui ont été tirés. On fait des additions, puis des soustractions. On annonce 6.000 obus. Au bout du fil, qui nous relie à l'échelon supérieur, quelqu'un jette les bras au ciel ! Qu'importe, le sourire est sur toutes les lèvres, car, devant nous, l'attaque a été brisée, et le groupe a reçu les remerciements des chasseurs.

C'était la victoire des téléphonistes, qui, malgré un bombardement terrible, n'avaient cessé de maintenir intacts les liaisons du groupe avec son infanterie.

Car cette guerre est une guerre de liaison.

10 juillet 1917. — Aujourd'hui visite du colonel Rennevier, notre nouveau commandant d'A. D. C'est un chef bienveillant, et qui, par le calme qui émane de toute sa personne, jusque dans les

heures les plus critiques, inspire à tous une confiance sans borne..

14 juillet 1917. — Dans un moment d'accalmie, alors que les hommes mangent la soupe devant leurs cagnas, un obus malheureux s'abat sur la 29^e. Il y a trois tués, dont deux sous-officiers. Quatre servants, en outre, sont grièvement blessés. Parmi les tués, il y a le maréchal des logis Rousseau, un de mes anciens sous-officiers d'avant-guerre, l'un de ceux, aussi, qui avaient demandé à servir à la 29^e. Ils tombaient, ces braves, les uns après les autres, martyrs de leur attachement à leurs chefs...

16 juillet 1917. — Depuis son échec l'ennemi s'acharne sur le groupe. Jour et nuit d'énormes obus pilonnent la position. D'autres, rasant les pentes, vont s'ébrouer dans une mare voisine, d'où ils soulèvent, en tombant, de grandes colonnes d'eau.

Une pièce de 150 tient le P. C. sous sa trajectoire, et le harcèle sans arrêt. Au-dessus de nous le sol s'éboule, des rochers se détachent, et quelques-uns roulent à nos pieds jusqu'au fond de l'abri. Dans cette tempête les bougies s'éteignent, les unes après les autres. Alors on entrevoit, au fond de l'ancre obscur, de grandes ombres penchées qui attendent...

Attendre, comme des bêtes traquées, le coup qui vous assommera ! Se glisser jusqu'au rayon

qui filtre là-bas, entre deux rondins, et compter les minutes qui séparent les coups ! Se dire que cette petite aiguille, qui tourne si vite, porte votre destinée, et que, peut-être, quand elle passera devant ce point du cadran, il n'y aura plus ici que des paquets de chair ! Et puis, l'obus passé comme une flèche, sentir qu'on a, de nouveau trois minutes à vivre..., le temps de saisir un bout de papier, qui traîne à terre, d'y griffonner quelques mots, qu'on déchirera ensuite, si l'on sort vivant !...

Une voie de 0.60 aboutit au pied de la position, et, en voyant ces rails tordus, qui zigzaguent dans tous les sens, ne dirait-on pas tout l'alphabet chinois planté dans le sol ? Un wagonnet est resté, couché sur le flanc. Criblé d'éclats, il ressemble à une écumoire. Un liquide jaunâtre croupit au fond des entonnoirs, et, du sol retourné, s'élèvent des effluves fétides. Ça et là un cadavre de cheval, déterré par un obus, laisse pointer hors du sol son ventre ballonné. D'autres, qui n'ont pas été enterrés, gisent, décomposés, sur la lande.

Toutes les routes sont battues. Sur celle qui conduit à la 29^e, un carrefour est spécialement visé. Un jour, que nous passions là, Barre et moi, la rafale s'abattit, comme'un coup de filet. Elle pêcha un peu partout. Je ne sais comment, nous passâmes entre les mailles...

Mais non content de nous écraser de ses obus, le boche venait nous mitrailler jusque sur les

positions. Chaque matin, au point du jour, un grand avion survolait les batteries, presque au ras du sol, et les fauchait de sa mitrailleuse. Jamais, encore, on n'avait pu le descendre. « Il est verni », disait-on. Tout le monde le connaissait dans le secteur. Les hommes l'appelaient « Fantomas » ou « Zigomar ». Sa tête était mise à prix.

Traqués sans relâche, brûlés par les gaz, dévorés par la soif, les hommes étaient à bout de forces. Depuis plus de trois semaines, ils étaient là, courbés sur leurs canons, accomplissant des gestes mécaniques. Les rangs s'éclaircissaient, et la fièvre tordait ceux dont l'obus ne voulait pas. On buvait n'importe quoi. J'ai vu des malheureux plonger leurs quarts dans les entonnoirs !...

Le soleil fouettait ce sol corrompu, et attisait les miasmes. A côté du P. C., un boche déterré empestait l'espace. « Les cochons, ils font donner leurs morts ! » dit un occupant du P. C...

18 juillet 1917. — Des gens sont enfin venus nous relever. Ce sont des artilleurs du 240^e, le groupe du capitaine Héritier. Les commandants de batterie, accompagnés de leur chef de corps, le lieutenant-colonel Joly, sont venus hier reconnaître la position. Aujourd'hui ils prennent les consignes, et, cette nuit, la deuxième fraction de leurs batteries doit libérer nos derniers éléments. Comme commandant de groupe, je reste jusqu'à demain sur la position.



Après avoir erré pendant trois jours le long de la vallée de l'Aisne, et occupé successivement les cantonnements de Salsogne, Ambleny, et Cuisy-House, le groupe s'arrête enfin à Monchy-Humières. Puis, le 1^{er} août, il se porte à Saint-Bandry, et le 9 il entre de nouveau en secteur.

Il se porte au nord de Soissons, et relève à Sorny le groupe Favre du 221^e.

Les Allemands, en se repliant au mois de mars, ont fait sauter le hameau. Pas une maison ne reste debout. Ce qui était la place du petit village est aujourd'hui un amas volcanique de gros blocs, qui ont roulé les uns sur les autres. Au milieu de ces ruines quelques habitants sont revenus chercher des objets précieux, toute leur fortune parfois, qu'ils avaient enterrés précipitamment en 1914, quand ils ont fuit devant l'invasion. Et, aujourd'hui, ils ne peuvent même plus retrouver l'emplacement de leur maison ! On les voit qui donnent des coups de pioche au hasard...

Les batteries sont à la lisière du village. A côté d'elles s'étendent, sous les ruines mêmes, de vastes creutes qui servent de cantonnement. On y vit à la lueur humide des chandelles, et les jours passent, semblables aux nuits... Nos ancêtres vivaient ainsi, dans des cavernes... Cette guerre n'a rien inventé, pas même ça... On entend les marmites s'abattre au dehors, comme

de grands coups de massue. Le lendemain de notre arrivée, on en a compté près de quatre cents qui sont tombées ainsi. A la dernière, une chauve-souris s'est envolée de la creute...

Devant nous, au-delà d'un large ravin, une crête barre l'horizon. Des ruines la chevauchent : c'est le village de Neuville-sur-Margival. Plus loin, d'une autre crête émerge un grand tas de cailloux : le village de Laffaux. C'est la borne du front, à son tournant vers le nord.

Partout, au bord des routes, des arbres sont sciés au ras du sol, des vergers couchés comme des rangs de morts... Certains arbres, dont les deux tronçons tiennent encore par un filament, ont donné des fruits : telles sont partout, dans ce pays, les forces de vie...

Les premiers jours de septembre, la 29^e fut détachée plus au nord, auprès du village de Leuilly. Elle s'établit sur le mont des Tombes, avec mission de protéger nos chasseurs, accrochés aux pentes du mont des Singes.

Le mont des Singes marque l'extrémité de la longue crête, orientée sud-nord, qui prend naissance au moulin de Laffaux, et vient mourir ici, à la coupure du canal de l'Oise. Aussi, en s'avancant dans ce couloir, a-t-on des vues sur le versant ennemi. Mais il faut prendre garde, car, sur ce sol marécageux, il n'y a pas de tranchées : seuls quelques postes marquent nos premières lignes. Il faut ramper de buisson en buisson, le téléphone sous le bras, jusqu'en face des ravins,

qui serpentent derrière le mont des Singes, et fourmillent de boches... Là aussi, un jour, la 29^e fit sauter les marmites, pleines de soupe, comme on les portait dans les tranchées !

Ah ! décidément, cette batterie, les cuistots boches devaient l'envoyer à tous les diables !...

*
*
*

Le 11 septembre, un coup de téléphone m'apprend que je suis désigné pour accomplir un stage dans l'Etat-Major. L'armée cherchait des officiers de deuxième bureau, et mon nom a été donné. Je dois, dès demain, me présenter à Belleu, où réside le général commandant l'armée.

Ainsi, pour quitter ceux avec lesquels j'avais vécu plus de trois années de guerre, on me donnait généreusement quelques heures ! Il est vrai que le stage n'était que d'un mois : mais, déjà à cette époque, je savais que, lorsque l'Etat-Major vous tient dans ses filets, il ne vous lâche plus ! J'allais le vérifier à mes dépens. Toutes les démarches qui furent tentées soit par moi-même, soit par mes anciens chefs, pour me me faire rentrer à mon corps, se brisèrent devant un mur d'airain...

Quelle vie allait être la mienne désormais ? J'allais faire partie de ce cénacle, envié par bien des gens. Après avoir été dans les muscles de l'organisme, j'allais monter dans le cerveau ! C'était un avancement... Et puis quoi ! Des

boches ? Ça continuerait à être mon gibier au 2^e bureau. Mais au lieu de les avoir au bout de mes canons, je les aurais au bout de ma table ! Je les interrogerais. J'en profiterais pour leur demander ce qu'ils pensaient de notre 75 ! C'est moi qui établirais ces belles cartes qu'on nous distribuait, avec tous ces petits ronds bleus qui marquaient du boche, parce qu'en réalité il y en avait partout ! C'est moi qui annonçerais la fin prochaine de la guerre, l'usure de l'ennemi, la famine en Allemagne, la révolution à Berlin...

Qui sait, j'y croirais peut-être aussi !...

Mais toutes ces méditations n'empêchaient pas le temps de courir. J'allai faire mes adieux à mes camarades, à mes chefs, et, à la façon dont le planton m'introduisit, je m'aperçus que j'étais devenu quelqu'un ! J'étais celui qui allait approcher du soleil, et déjà en jaillissait sur moi quelque vague reflet...

[[[Puis ce furent les adieux à mes officiers, à mes gradés, à mes hommes... Ah ! ce petit pré où la 29^e était rassemblée, où tout un passé allait s'engloutir... Ah ! ces hommes qui pleuraient à travers leurs gros doigts, ces hommes de Rembercourt, du Linge, de Verdun...

☞ Alors je m'approche, je veux dire quelques mots, mais l'émotion me serre la gorge, à moi aussi, et, à travers les larmes qui m'embrument les yeux, j'entrevois, tout à coup, les grands chaumes de la Vaux Marie, où la batterie faucha des rangs entiers d'Allemands, la petite crête de

Lacroix-sur-Meuse, où, quelques jours après, elle se colleta seule avec le boche, les pins déchiquetés du Linge et de l'Hartman, toutes nos étapes glorieuses...

Je balbutie des mots qui me font mal, et puis... je ne peux plus rien que serrer éperdument les mains qui se tendent. Et c'est fini... Tous ces hommes, avec lesquels j'avais vécu les plus grandes heures de ma vie, je ne les verrais plus. Ensemble nous avons monté la côte. Demain, pour la descente, je ne serais plus avec eux...

Le cœur brisé, je quitte la petite prairie, où je laisse le meilleur de moi-même, et je m'éloigne, sans me retourner. Puis, d'un pas lent, je m'achemine vers ma nouvelle destinée.

On vient, on part, on quitte ceux qu'on aime : c'est la guerre... C'est la vie...

Le Mans, le 24 Septembre 1922.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.	v
CHAPITRE I. — L'affaire du D. A. G.— Les Eparges.	1
CHAPITRE II. — La tranchée de Calonne. — Le plateau de la Mort. — Huit jours devant Saint-Mihiel	35
CHAPITRE III. — L'entrée en terre d'Alsace. — Les attaques du Linge.	63
CHAPITRE IV. — La bataille de Champagne.	105
CHAPITRE V. — Les combats du Vieil-Armand	132
CHAPITRE VI. — Un secteur en Lorraine	168
CHAPITRE VII. — Verdun	188
CHAPITRE VIII. — Le Bois le Prêtre — La Somme.	223
CHAPITRE IX. — Un secteur devant Saint-Dié.	256
CHAPITRE X. — Le Chemin des Dames.	270

IMPRIMERIE MONNOYER — LE MANS.
